

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire



52



Philippe CONRAD
Chasseurs un jour...



Laurent SCHANG
Bleu comme une cerise



Pierre Vial
Alpins dans la Résistance



2110-7597

ISSN 2110-7597
France 35 €



Alpin et chasseur



Photo de couverture :
Le chasseur Mabire

Parce que certains de nos lecteurs ignorent l'époque où la France était grande, où nous étions très fiers d'être français, fiers d'être patriote et fiers de nos armées, nous avons désiré consacrer ce numéro à cette armée et particulièrement aux chasseurs à pied et alpins.

Jean Mabire a fait en son temps, un service armé qu'il effectuera chez les parachutistes, école de courage et de volonté puis, sans crier gare, est rappelé en sa qualité d'officier, en Algérie dans un bataillon de chasseurs alpins, ce qu'il souhaitait comme arme à l'origine. Il fut très fier d'y appartenir, assista très tard aux réunions d'anciens chasseurs. Quatre de ses ouvrages témoignent de leur époque.

Aujourd'hui, l'armée dans son ensemble est un monde méconnu pour beaucoup. Ce fut exactement la volonté de nos dirigeants depuis au moins quatre décennies, ceux-ci craignant toujours un *pronunciamiento* de la part d'une armée trop puissante. Certes, la France possède un potentiel militaire non négligeable mais terriblement affaibli en comparaison aux années soixante-dix. Oui, nous possédons une armée de métier forte et efficace, elle l'est surtout par la qualité de ses hommes, par leur foi en leur mission, par leur efficacité et leur courage.

Le phénomène actuel majeur est que, depuis la disparition du Service National obligatoire, les Français n'ont plus de contact réel avec leur armée. Le creuset de la Nation a été brisé, notre jeunesse est livrée à elle-même, ignorante de la vie en communauté, du dépassement de soi, de la recherche de l'effort, de l'apprentissage des armes, de la discipline, d'un esprit de défense et d'attaque, sauf pour quelques volontaires, reste l'élite !

Que l'homme doit apprendre à se battre afin de vivre et de survivre, cela n'est qu'une évidence depuis la nuit des temps. Il doit apprendre à se battre ou il est proie !

Lorsque nous avons lancé ce numéro, nous ne pensions pas qu'il allait coïncider avec la mort de treize de nos meilleurs soldats, dont cinq chasseurs. Leurs noms rejoignent l'immense cohorte de ceux ayant choisi le métier des armes et qui sont disparus au service d'une France en laquelle ils croyaient, mais aussi et surtout en ses vraies valeurs. Ces hommes sont l'exemple même de ce que représentent les **Servitude et Grandeur Militaires** toujours d'actualité, c'est peut-être la France qui ne l'est plus. C'est cette grandeur d'âme qui est oubliée parce qu'elle n'est plus instruite par un enseignement éducatif ou l'on ne constate que le recul des valeurs collectives et la régression intellectuelle généralisée.

Nous rendons humblement hommage au sacrifice de ces hommes tombés là-bas, loin de chez eux, en Afrique. Nous les saluons avec un très grand respect. Ce sont les véritables Héros de notre époque, comme le fut le lieutenant Kerlann dans le roman de Jean Mabire sur les commandos de chasse. Les combattants d'aujourd'hui sont les dignes héritiers de ceux d'hier. Qu'ils sachent que nous sommes fraternellement à leurs côtés, que nous partageons leurs idéaux et que nous envions leur destin.

Il était donc important de revenir à l'Honneur, à la Grandeur de ce que représentent nos Armées en partant d'une Histoire, celle des chasseurs. C'est ce que Jean Mabire exprima tout le long de sa vie : Savoir se tenir droit et ferme, face au soleil, jusqu'au bout. Ceci dans le souci de recherche de la perfection à travers l'exercice du Devoir pour la défense de la vérité de notre Histoire, aussi pour l'exemple !

Bernard Leveaux

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. : _____

Fax : _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____



» Chasseurs un jour, chasseurs toujours... »

C'était un clin d'œil complice échangé avec Jean quand nous reprenions cette fameuse formule. Nous avions en effet l'un et l'autre servi dans les chasseurs, lui au 12^e Bataillon de Chasseurs Alpins déployé sur la frontière tunisienne durant la guerre d'Algérie, moi au 30^e Groupe de Chasseurs en garnison à Lunéville, à la faveur de mon recrutement au sein d'un peloton d'élèves officiers de réserve. Avant de porter – lors de son rappel sous les drapeaux en 1958 – la tenue « bleu-jonquille » des chasseurs, Jean avait coiffé le béret rouge des parachutistes pendant son service militaire.

C'était l'inverse dans mon cas puisque, après mon séjour à Coëtquidan, je rejoignis, toujours en Lorraine, le 13^e Régiment de Dragons Parachutistes. Mon passé militaire n'avait bien sûr rien à voir avec le sien, dans la mesure où je n'ai évidemment pas connu, du fait de notre différence d'âge, l'expérience qui avait été la sienne au sein de son commando de chasse, dans les djebels du Constantinois mais, le connaissant et l'aimant comme un grand frère, j'étais toujours flatté d'une proximité créée par les simples hasards de la conscription mais aussi de nos volontariats respectifs. Longtemps après notre rencontre et après qu'il se fut imposé comme un historien militaire de premier plan à travers ses récits racontant ce qu'avait été le Front de l'Est, il se tourna vers d'autres épisodes et d'autres acteurs du très conflictuel XX^e siècle, des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h engagés à Dixmude aux marsouins défendant les légations de Pékin assiégées par les Boxers, des parachutistes alliés du Jour J à leurs homologues allemands chargés de la prise des forts d'Eben Emaël ou lancés à l'assaut de la Crète. Ce n'est qu'ensuite qu'il redécouvrit, pour les immortaliser, les pages de gloire de la subdivision d'arme dans laquelle il avait servi en Algérie. Ce fut alors l'occasion d'évoquer les hauts faits des « diables bleus » de la première guerre mondiale, mais aussi les combats livrés sur les Alpes à l'issue de la deuxième.

La matière était riche et si les bataillons de chasseurs alpins – regroupés alors dans une division – jouissaient toujours d'un grand prestige, les groupes de chasseurs à pied – motorisés ou mécanisés – intégrés dans les grandes unités qui faisaient face à la menace venant de l'Est étaient quelque peu oubliés dans les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle passé.

Un oubli bien injuste dans la mesure où ces chasseurs assuraient, outre leur part dans la sécurité du pays, le maintien d'une riche tradi-



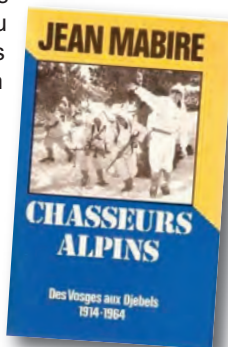
tion, ignorée d'une grande partie de la nation, au moment où la France, désormais protégée – du moins en apparence – par l'assurance-vie nucléaire, se laissait aller aux tentations de la facilité et de l'antimilitarisme.

Le temps était aux interventions extérieures assurées par les parachutistes, les légionnaires ou les marsouins et la visibilité des troupes qui veillaient face à l'Elbe ou sur les Alpes s'en trouvait limitée.

Ce fut tout le mérite de Jean, notamment avec son *Histoire des Chasseurs Alpins* publiée aux Presses de la Cité, de remettre en lumière un passé et une tradition dont la France pouvait être fière.

Le nom de « chasseurs » fut initialement donné aux troupes d'infanterie ou de cavalerie qui valaient par leur légèreté et leur mobilité, destinées aux missions de reconnaissance ou aux raids dans la profondeur du territoire ennemi. Dès le XVIII^e siècle les troupes héritées des chasseurs de Fischer constitués en amont s'illustrent pendant la Guerre de Sept Ans.

À côté des escadrons de chasseurs à cheval, qui seront au nombre de vingt et un dans l'armée française à la veille de la première





guerre Mondiale, on a vu se développer au XIXe siècle des unités de chasseurs à pied qui vont rapidement constituer une subdivision d'arme au sein de l'Infanterie. Ces bataillons sont caractérisés par un puissant esprit de corps et par de nombreux particularismes en matière de tenue et de traditions. C'est le 27 octobre 1840 qu'ils sont créés à Vincennes par une ordonnance royale. Placés sous le patronage du duc d'Orléans ils deviendront « chasseurs d'Orléans » en août 1842, après la mort accidentelle du fils aîné de Louis-Philippe. Ils vont se distinguer à la faveur de la campagne d'Algérie et c'est en 1845 lors du combat de Sidi Brahim qu'ils fondent une tradition d'héroïsme et d'esprit de sacrifice toujours vivante aujourd'hui.



Constituant une infanterie d'élite, les chasseurs vont être à l'origine des troupes alpines formées à la fin du XIXe siècle. Portant de quatre à six le nombre de compagnies dans les bataillons de chasseurs à pied en service dans les zones montagneuses, la loi du 24 décembre 1888 (votée à une époque où l'Italie fait partie de la Triple Alliance l'unissant à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie) marque l'acte de naissance des chasseurs alpins sur le territoire des 14^e et 15^e régions militaires.

Les troupes concernées sont dotées d'équipements particuliers adaptés au climat et à l'environnement montagnards et chaque bataillon est renforcé d'une unité d'artillerie de montagne et d'un détachement spécialisé du génie.

Après 1890, les bataillons d'active sont complétés, dans la perspective de la mobilisation, par des bataillons de réserve regroupant les anciens conscrits montagnards. Troupes rustiques bénéficiant d'une excellente instruction spécialisée et dotées d'un moral élevé, les bataillons d'active sont au nombre de 12 sur la frontière des Alpes à la veille de la première guerre mondiale. Sortis de leur environnement habituel, plusieurs de ces bataillons sont engagés au Maroc alors en cours de pacification.

Le grand moment qui va installer la gloire des chasseurs, c'est bien sûr le terrible conflit engagé en 1914. Lors des premiers combats, très meurtriers, de la guerre de mouvement, les chasseurs subissent de très lourdes pertes mais ils vont très vite s'imposer comme un

corps d'élite, réputé pour sa rapidité de mouvement, une combativité qui ne se démentira jamais et un esprit de sacrifice qui ne peut, aujourd'hui encore, que susciter l'admiration.

On les rencontre dans tous les secteurs de la guerre de tranchées, du Nord à la Champagne et de Verdun aux Vosges. L'épopée des chasseurs du colonel Driant qui, au Bois des Caures, permettent, par leur résistance héroïque, de gagner, dans les premières heures de la bataille de Verdun, les délais nécessaires à la mise en place de la résistance est dans toutes les mémoires mais on a davantage oublié les prodiges de courage consentis sur le front des Vosges. Dans des conditions très difficiles du fait du relief et du froid, ceux que leurs adversaires bavares vont désigner sous le nom de « diables bleus » lancent des assauts furieux contre les troupes ennemies au Lingekopf ou à l'Hartmannswillerkopf ou défendent avec acharnement, face à un ennemi très supérieur la Tête des Faux ou l'Hilsenfirst.

La tenue bleue des chasseurs et leur légendaire béret, la « tarte », entrent alors dans la légende épique de la Grande Guerre et la mémoire de cette gloire ô combien méritée demeure aujourd'hui bien vivante dans les unités héritières de cette Histoire et de ses sacrifices.

On retrouvera les successeurs de ces valeureux combattants à partir de 1940 dans les combats de la bataille des Alpes qui voient des unités très inférieures en nombre contenir l'offensive italienne avant que les officiers de chasseurs alpins ne prennent, tel Tom Morel aux Glières, une part décisive dans la formation et la lutte des maquis.

Engagés tout récemment en Afghanistan et au Sahel, les hommes de l'actuelle Brigade alpine auront encore l'occasion, loin de la métropole, de prouver une valeur qui ne se dément pas, jusqu'à la perte récente, dans la zone malienne de Menaka, de plusieurs membres du commando de montagne venu de Gap.

Fiers de leur riche histoire, les chasseurs cultivent, au sein de l'Armée française, un particularisme qui leur permet d'affirmer leur identité spécifique. Outre leur spécialité montagne et les caractéristiques techniques qu'elle implique, c'est la tenue bleue au liseré jaune dite « bleue-jonquille », le béret et la cape. C'est une cadence particulière lors des défilés, avec un pas plus rapide.

Ce sont également un vocabulaire et des conventions de langage à nuls autres pareils puisque les chasseurs sont installés dans des quartiers et non dans une caserne réservée aux biffins lambda. Le « rouge » est proscrit au profit du « bleu-cerise », avec toutefois trois exceptions : le rouge du drapeau tricolore, celui du sang versé pour la France et celui des lèvres de la femme aimée...

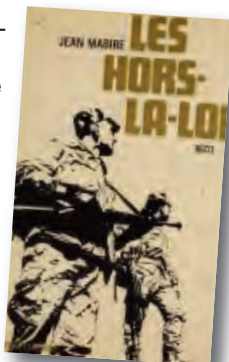
Autant de caractéristiques contribuant au maintien d'une identité et d'un esprit de corps tout particuliers auxquels tous ceux qui sont



passés dans ces unités demeurent sensibles.

Jean gardait un puissant souvenir de son service effectué dans un régiment parachutiste mais il n'en était pas moins sensible – quels qu'aient pu être chez lui les illusions et les déceptions nées de la guerre d'Algérie – à cet « **esprit chasseur** » partagé sur le terrain avec ses « **hors-la-loi** », ces hommes de son commando de chasse qu'il a immortalisés dans l'un de ses meilleurs livres.

Au-delà du Normand et du marin, de



l'historien et de l'éveilleur de conscience, il restera aussi dans nos mémoires comme le guerrier qui avait redécouvert, près du « barrage » installé à hauteur de la frontière tunisienne ce fameux « **couple divin du courage et de la peur** » évoqué par son cher Drieu à propos des combats de Charleroi.

Philippe Conrad

Page gloire: Sidi Brahim

IX heures du soir. Il y a longtemps déjà que le muezzin a appelé ses fidèles musulmans de Djemmâa-Ghezaouet à la prière du soir. Les lumières du petit port algérien s'éteignent une à une. On n'entend plus que le doux bruit de soie froissée de la mer, à peine plus agitée qu'un grand lac. Tout est calme et paix. Mais, soudain, un brouhaha confus s'élève de l'enceinte du poste français. On distingue maintenant un cliquetis d'armes, des hennissements de chevaux, le lourd piétinement d'une troupe. Voici que les portes du fort s'entrouvrent. Dans le clair de lune argenté, un cavalier s'engage sur la piste de Sud. Il regarde droit devant lui, fixement, comme perdu dans un rêve, un grand rêve de gloire. D'autres cavaliers le suivent, puis des fantassins. Comptons-les : soixante-dix cavaliers et trois cent cinquante-quatre fantassins. Comptons-les, car, dans cinq jours, il n'en reviendra que dix, dix sur quatre cent vingt-quatre. Regardons-les de tous nos yeux, respectueusement, car ce sont des héros qui vont écrire avec leur sang une des plus belles pages de gloire de l'Armée française.

En 1845, la conquête de l'Algérie n'est pas encore assurée. Nos colonnes mobiles sillonnent le pays, inlassables, attaquent, attaquent encore, attaquent toujours, héroïques. Partout où elles paraissent, les Arabes effrayés se soumettent. Mais, hélas ! elles sont trop peu nombreuses pour s'arrêter et occuper tout le pays ! À peine ont-elles levé le camp que la révolte se rallume, la dissidence se referme derrière elles, les suit, les encercle, les harcèle de flanc, les assaille dans le dos, le jour, pendant les marches harassantes sous un ciel de feu, la nuit, la nuit surtout, au bivouac de fortune que défend une misérable murette de pierres

sèches, hâtivement construite. C'est qu'un chef indomptable, insaisissable, un vrai démon qu'aucun échec ne décourage, ranime la foi des Arabes battus, réveille leur fanatisme religieux, leur haine de l'infidèle, du Roumi contre lequel la guerre est sainte, et les relance en avant en

leur promettant le paradis d'Allah qui accueille tous les guerriers tués au combat. Son nom seul, Abd el-Kader, semble avoir le pouvoir magique de faire partir les moukhalas tout seuls. Aussi longtemps que l'Émir (tel est son titre) ne sera pas pris ou tué, la guerre d'Afrique ne sera pas finie, gagnée. Or, le 21 septembre 1845, le caïd Mohamed Trari, de nos alliés les Souhalias, accourt, affolé, à Djemmâa-Ghezaouet, auprès du lieutenant-colonel de Montagnac qui

commande la garnison. « **Abd el-Kader arrive, lui dit-il, tremblant. Il va mettre ma tribu à feu et à sang. Je viens te demander aide et protection.** » Le chef français va-t-il attendre l'ennemi à l'abri des murs de la ville ? Il le pourrait sans déshonneur, car ses forces sont extrêmement faibles et il a reçu l'ordre d'être très prudent. Mais il est ardent, impétueux : un risque-tout, comme tous les officiers de la brillante armée d'Afrique. Il rongeait son frein dans l'inaction forcée de la vie de poste. Son sang généreux s'est mis à bouillir dans ses veines à l'approche de l'ennemi. Et puis, ce caïd ami est là, qui l'implore, le regarde, guette ses réactions. Montagnac n'a qu'une poignée d'hommes ? Tant pis ! On a l'habitude, en Afrique, de vaincre à un contre dix. L'enjeu de la partie, la fin d'Abd el-Kader, est trop précieux pour que l'on suppose les chances de la gagner. Il faut la jouer à fond, quand l'occasion s'en présente, car elle est rare. Mais ce sera dur. Partout où l'Émir paraît, on dirait que les guerriers





surgissent du sol en harkas innombrables et leur courage est décuplé.

Une telle partie, on ne peut que la gagner ou mourir... Pas de milieu. Tout le monde le sait dans cette petite, toute petite colonne rassemblée en quelques heures et qui chemine, dans la nuit, sur la mauvaise piste du bled. Tout le monde, jusqu'au dernier des trois cent cinquante-quatre hommes du 8^e bataillon de chasseurs d'Orléans, ancêtres des chasseurs à pied, aux ordres du commandant Froment-Coste, jusqu'au dernier des cavaliers du 2^e escadron du 2^e de Hussards du commandant Courby de Cognord. Tout le monde l'accepte gaiement, à la française. Quelques chasseurs se sont mis à fredonner une chanson de route. D'un geste, leurs officiers les font taire. À partir de maintenant, le danger est partout et de tous les instants.

Pendant toute la nuit du 21 et la journée du 22 septembre, le lieutenant-colonel de Montagnac marche droit à l'ennemi, guidé et renseigné par Mohamed Trari dont les éclaireurs précèdent la troupe, en escarmouchant contre ceux d'Abd el-Kader qui voltigent autour de la petite colonne, comme un essaim de frelons. **« Mes espions me disent qu'Abd el-Kader est devant nous, avec environ 1200 cavaliers »**, déclare le caïd des Souhalias. Un contre trois. Il suffirait que chaque homme tuât trois ennemis, après tout ! Le chef français s'attendait à pire. Ses propres observations, le nombre des feux de camp ennemis, la nuit, celui des éclaireurs qui harcèlent la colonne, le jour, ne semblent pas indiquer la présence d'une harka plus nombreuse. Pourquoi, d'ailleurs, Mohamed Trari le trahirait-il ? Cette pensée effleurait-elle son esprit ?

La dernière lettre qu'on ait de lui peut faire supposer qu'il ait conçu un soupçon. Mais il le repousse résolument. Il est lui-même beaucoup trop droit, trop loyal. D'ailleurs, le sort en est jeté, car il n'est pas de ceux qui, une fois partis, reculent. Le 22, dans la soirée, il convoque ses dix officiers devant sa tente, au bivouac voisin du marabout de Sidi-Brahim. **« Nous attaquerons demain matin à six heures. D'ici là, silence, interdiction d'allumer des feux et de fumer. Que ceux qui ne sont pas de garde dorment, car la journée sera rude. Messieurs, je vous remercie. »** C'est tout.

23 septembre 1845. Six heures du matin. L'aube disperse les ténèbres de la nuit et le bled apparaît dans toute la nudité et la sauvagerie de ses mamelons pelés et de ses ravins profonds où poussent les buissons de lauriers-roses, le long des oueds taris.

Les cavaliers ennemis se dressent sur les crêtes environnantes. Combien sont-ils ? Sept cents, peut-être ! Tout va bien. Le lieutenant-colonel de Montagnac confie la garde du camp au commandant Froment-Coste qui conservera deux compagnies de chasseurs. Il monte en selle et prend la tête du dispositif d'attaque qui comprend les soixante hussards de Courby de



Cognord et trois compagnies de chasseurs, cent quatre-vingt-cinq hommes, commandés par le capitaine de Chargère, le lieutenant de Raymond et le sous-lieutenant Larrazet. Sans un regard en arrière, Montagnac marche à l'ennemi, au pas de son cheval d'armes, calmement, pour que les hommes et les chevaux soient frais à la minute suprême de l'assaut. L'adversaire ne bouge pas. Noblement drapés dans leurs djellabas qui flottent dans la brise du matin, presque debout sur leurs larges étriers, le moukhala vertical, contenant leurs petits chevaux gris qui piaffent, les cavaliers arabes semblent prêts à accepter le combat.

« Tant mieux ! » pense Montagnac.

Plus que 600 mètres. **« Sabre... main ! »** Les soixante sabres des hussards jaillissent du fourreau, flamboient et étincellent, comme soixante éclairs strictement parallèles.

400 mètres. Un mouvement léger, un frisson parcourt la ligne ennemie. Par-dessus son épaule, Montagnac jette un rapide coup d'œil sur ses hommes et, en cet instant décisif, deux cent cinquante regards, calmes et fermes, lui retournent la confiance qui brille dans le sien. Alors, il se redresse sur sa selle, pointe son sabre droit sur le plus gros rassemblement d'ennemis et, d'une voix claire ; qui vibre, porte et pénètre comme un jet d'acier, il crie : **« Chargez ! »**.

Un bref temps de galop frénétique, si envivrant que l'on n'entend même pas le crépitement de la fusillade ennemie, que l'on ne fait pas attention à ceux qui tombent, et l'escadron atteint la crête où l'ennemi l'attend de pied ferme. Il pénètre dans sa masse, comme un couteau coupe en deux, d'un seul trait, une pièce d'étoffe. Des corps à corps farouches s'engagent, à l'arme blanche, et pour un hussard il tombe plusieurs Arabes. Serait-ce la victoire ? Soudain, devant l'escadron qui continue sa percée, à sa droite, à sa gauche, des hurlements sauvages retentissent. De tous les plis du terrain, de nouveaux cavaliers arabes, jusqu'alors invisibles et silencieux, surgissent. En quelques secondes, aussi loin que la vue peut porter, le bled, ses pitons et ses ravins, son sol pelé et jusqu'à ses buissons en maquis, disparaissent sous le flottement des djellabas d'une innombrable armée. On dirait que la terre tout entière s'est soulevée. En un éclair, Montagnac a compris l'horrible vérité : Mohamed Trari l'a trahi et attiré dans une embuscade, au milieu du gros des forces d'Abd elKader.

Il ne reste plus qu'à mourir dignement.



Un à un, les hussards tombent. Les trois compagnies de chasseurs, qui ont suivi au pas de charge, sont à leur tour submergées, écrasées, anéanties par les flots toujours renouvelés des assaillants. Autour de Montagnac qui, blessé, expire en criant encore : « **Courage, mes enfants, courage !** » et de Courby de Cognord frappé de trois coups de feu et de deux coups de yatagan, soixante survivants se rassemblent, forment le carré. Ceux qui, plus tard, seront chargés de recueillir les restes de ces héros, retrouveront leurs ossements en un carré parfait, alignés aussi droit que pour une parade. C'est que, lorsque les munitions leur manquent, ils se dressent à leur place de combat, face à l'ennemi, pour attendre la mort debout, la regarder bien en face, la tête haute et le cœur ferme, et tomber tous ensemble, comme un mur qu'une inondation gigantesque abat d'un seul coup. Le commandant Froment-Coste, le capitaine adjudant-major Dutertre, le capitaine Burgard et les soixante chasseurs de sa compagnie accourent au secours de leurs camarades. Ils partagent leur sort, sauf le capitaine Dutertre et onze hommes, criblés de blessures, qui allaient être achevés et décapités quand un officier d'Abd el-Kader, sans doute ému par tant de courage, leur sauve la vie. Il ne reste plus, dans le camp, que quatre-vingt-cinq chasseurs commandés par le capitaine de Géreaux et le lieutenant Chappedelaine. Ils s'élancent à leur tour à l'ennemi. Une nuée d'Arabes les entoure aussitôt. La petite troupe charge à la baïonnette et fonce à travers les masses ennemies, comme un sanglier dans une meute de chiens.

Elle prend d'assaut, sur ses quatre faces à la fois, le marabout de Sidi-Brahim gardé par trente Arabes. Elle s'y retranche pour y mourir, en faisant payer à l'ennemi sa victoire, le plus cher possible. Mais déjà, le capitaine de Géreaux à la cuisse traversée par une balle. Le lieutenant Chappedelaine a reçu un coup de feu au côté droit et un sergent et quatre chasseurs sont tués. En toute hâte, on organise la défense. Le mur d'enceinte du marabout, qui n'a qu'un mètre de hauteur, est percé de créneaux et chaque face est occupée par vingt chasseurs. Alors, commence une lutte épique qui eût suffi à illustrer à tout jamais l'arme glorieuse des chasseurs à pied.

Vers midi, Abd el-Kader lance des milliers de guerriers à l'assaut du marabout. Le feu nourri des chasseurs en abat des rangs entiers qui tombent comme des épis sous la faux. L'assaillant hésite, s'arrête, puis recule. Dans l'espoir d'éviter de plus lourdes pertes, l'Émir essaye de parlementer. Un émissaire apporte la

promesse de la vie sauve pour tous les Français, s'ils se rendent. « **Dis à ton chef que je préfère cent fois mourir** », réplique le capitaine. Le combat reprend, acharné. Tous les assauts sont brisés. Dans leurs intervalles, Abd el-Kader adresse au capitaine de Géreaux des sommations de plus en plus pressantes. La seconde contient une menace précise : tous les Français auront la tête coupée s'ils résistent encore. L'officier répond simplement : « **Mes chasseurs et moi sommes sous la garde de Dieu et nous attendons l'ennemi de pied ferme !** ». À la troisième, qui est écrite, il hausse les épaules et, cette fois, dédaigne de répondre. Alors, le caporal Lavayssière prend un



crayon et griffonne au bas de la lettre : « **M... pour Abd elKader. Les chasseurs d'Orléans se font tuer mais ne se rendent jamais.** » Il tend le papier au capitaine qui, malgré sa blessure dont il souffre horriblement, trouve encore la force de sourire : « **Tu as raison, caporal. Fais-lui tenir cette réponse** », dit-il. Alors, fou de rage, Abd el-Kader appelle le capitaine Dutertre, blessé et prisonnier, on s'en souvient. « **Va trouver les tiens. Renouvelle-leur ma proposition : la vie sauve, pour eux et pour toi s'ils se rendent. Sinon, je les exterminerai jusqu'au dernier. Toi, je te ferai décapiter et je donnerai ta tête en pâture à mes sloughis. En tout cas, tu me jures de revenir te constituer prisonnier ?** »

— **J'accepte**, dit simplement Dutertre.

Il s'approche du marabout, appelle son camarade Géreaux, lui serre la main et crie aux chasseurs : « **Si vous ne vous rendez pas, on va nous couper la tête. Faites-vous tuer jusqu'au dernier. Ne vous rendez pas.** » Puis, le front haut, un sourire de bravade et de mépris aux lèvres, il fait demi-tour et marche vers Abd el-Kader. Celui-ci le fait abattre. Triomphalement, une troupe sauvage et hurlante promène sa tête sanglante sous les murs du marabout. Entre-temps, plusieurs tentatives ennemies n'ont eu pour résultat que d'amonceler les cadavres d'Arabes abattus en tas entiers par des



feux de salve. Pour essayer de démoraliser la défense, Abd el-Kader fait avancer dix prisonniers, mains liées et poussés par une escorte. Le caporal Lavayssière, qui reconnaît parmi les malheureux quelques compatriotes du Midi, leur crie en patois : « **Couchez-vous !** » Ils se jettent par terre. Une fusillade terrible retentit et creuse des coupes sombres dans l'escorte et même dans l'entourage de l'Émir qui, un peu plus loin, guette l'effet de sa démonstration. Abd el-Kader lui-même est atteint à l'oreille.

Vers quatre heures de l'après-midi, un espoir fou s'empare soudain des chasseurs. Ils ont cru apercevoir, dans le lointain, des cavaliers français. Serait-ce une colonne de secours ? Le capitaine donne l'ordre de hisser un drapeau sur le faite du marabout, comme signal. Le caporal Lavayssière en improvise un, avec la ceinture rouge du lieutenant Chappedelaine, un mouchoir et sa cravate bleue de troupier et le fixe à une branche de figuier. Il gravit le dôme du petit édifice sous une grêle de balles qui sifflent en rafales autour de lui. L'une fait sauter son képi, une autre l'atteint à l'épaule, une troisième coupe, entre ses mains, la hampe de son drapeau. Il parvient néanmoins à le planter. Hélas ! La colonne du lieutenant-colonel de Barral, qui patrouille dans les environs, passe au loin sans apercevoir le signal. La garnison n'a pas le temps de s'abandonner à sa déception, car, à cinq heures, l'assaut recommence. Il est repoussé une fois de plus. Le soir vient, apportant un répit et un repos à ces braves. La lutte reprend le lendemain, 24 septembre, tout aussi victorieuse pour nos chasseurs, tout aussi vaine et coûteuse pour l'ennemi. Alors, exaspéré, celui-ci veut en finir et, le surlendemain, 25 septembre, à huit heures, tous les Arabes et les Kabyles qu'Abd el-Kader a pu rassembler, des milliers de guerriers fanatisés et sacrifiés, se jettent en masses profondes sur cette misérable murette de pierres branlantes, derrière laquelle, sur quelques dizaines de mètres carrés, il n'y a qu'une poignée d'hommes exténués par trois jours et quatre nuits de marches et de combats incessants. Ils devraient être submergés et broyés comme par une avalanche. Un instant le sort hésite. Cette fois l'ennemi atteint la murette. Un corps à corps sauvage s'engage. On se bat à coups de sabre, à coups de pierre, à coups de poing, « **les yeux dans les yeux** », à un contre dix, contre vingt.

Et le miracle de la volonté française s'accomplit, comme aux temps de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc. Écœuré par le carnage, l'ennemi s'enfuit, abandonnant ses morts. Mais, s'il ne peut vaincre, il lui suffit d'attendre la mort lente qui rôde et s'approche.

Pour la troisième fois, la nuit tombe sur les défenseurs de Sidi Brahim. Sera-ce la dernière ? Le capitaine de Géreaux le craint. Le succès que l'ennemi ne peut obtenir par les armes, la faim et la soif vont le lui procurer. Il n'y a presque plus de munitions, plus de vivres. Plus d'eau non plus, ce qui est pire encore et

l'on est réduit à boire sa propre urine, mélangée à un peu d'absinthe trouvée dans les cantines. C'est la fin. L'officier prend alors une décision qu'il sait désespérée, mais, mourir pour mourir, mieux vaut encore tomber en marchant en avant.

Le 26 septembre au matin, le caporal Lavayssière va rechercher la loque qui flotte sur le marabout, car c'est après tout le plus glorieux des drapeaux, et l'on ne peut le laisser dans les mains de l'ennemi. Les chasseurs sortent du poste et marchent en direction de Djemmâa-Ghezaouet, qui est à trois lieues environ. Les premiers postes ennemis sont surpris et leurs défenseurs, qui ne lâchent pas pied, sont égorés sur place. Mais l'alerte est donnée et des nuées de cavaliers tourbillonnent autour de la petite troupe, tirent sur elle, repartent au galop, reviennent, tirent encore, comme dans une fantasia. Mais, ici, les balles portent. Un nuage de poussière, de fumée et de poudre s'élève autour de l'héroïque phalange formée en carré, autour des blessés, parmi lesquels le capitaine de Géreaux et le lieutenant Chappedelaine, à bout de forces, soutenus par des chasseurs et si affaiblis qu'en fait c'est le caporal Lavayssière qui commande. Il a d'ailleurs l'âme et le cerveau d'un chef. Comme il ne saurait être question d'abandonner un homme auquel il reste un souffle de vie, la progression est très lente, coupée d'arrêts, et les pertes sont cruelles. On serre les rangs lorsqu'un camarade tombe. Une même et farouche volonté anime ces moribonds héroïques. Parfois, de leurs rangs clairsemés s'élève, poignant, le « *Chant du Départ* ».

Pendant des heures, on marche, interminablement. On a perdu la notion du temps. On ne sait plus où l'on est. La fatigue, et surtout la soif, brouillent les esprits. Lorsque les murs blancs de Djemmâa-Ghezaouet apparaissent à l'horizon, certains n'osent y croire. Serait-ce un mirage ? Un piège de la fièvre ? Non, pourtant, c'est vrai ! Voici l'immense ravin qui court au sud de la ville, à deux kilomètres de sa lisière. Il suffit de le traverser. On se lance sur la pente. Est-ce le salut ? L'espérance ranime ces agonisants. Mais une horde de Kabyles a précédé la colonne, s'est massée dans les fonds du ravin et en surgit, bien décidée à ne pas laisser échapper sa proie. Il y a longtemps que les chasseurs n'ont pratiquement plus de munitions. Ils se relèvent pour un ultime assaut à la baïonnette et se jettent dans une dernière mêlée, la plus meurtrière. Une balle à la tête achève le capitaine de Géreaux. Deux balles en pleine poitrine fauchent le lieutenant Chappedelaine. Des paquets de Français et d'Arabes tombent, foudroyés en même temps et encore agrippés les uns aux autres. Le combat devient de la folie, de la rage, une indescriptible boucherie. Enfin, le passage est forcé. Mais à quel prix ! Seuls, Lavayssière, quatre chasseurs et un hussard arrivent à 200 mètres de la redoute française de Djemmâa. Encore, trois cavaliers obstinés les chargent-ils. La-



varssière, qui a gardé sa carabine et quelques balles, les abat tous les trois. Un Kabyle, dissimulé derrière un arbre, blesse le hussard. Lavayssière enfonce sa baïonnette dans le ventre de cet adversaire acharné. Quatre chasseurs, échappés au massacre, le rejoignent. C'est ainsi que le caporal Lavayssière atteignit les murs de Djemmâa-Ghezaouet, que l'on appelle maintenant Nemours, avec huit chasseurs et un hussard.

Chacun sait que tous les bataillons de chasseurs à pied de France n'ont qu'un seul drapeau, dont ils ont la garde à tour de rôle. Parmi

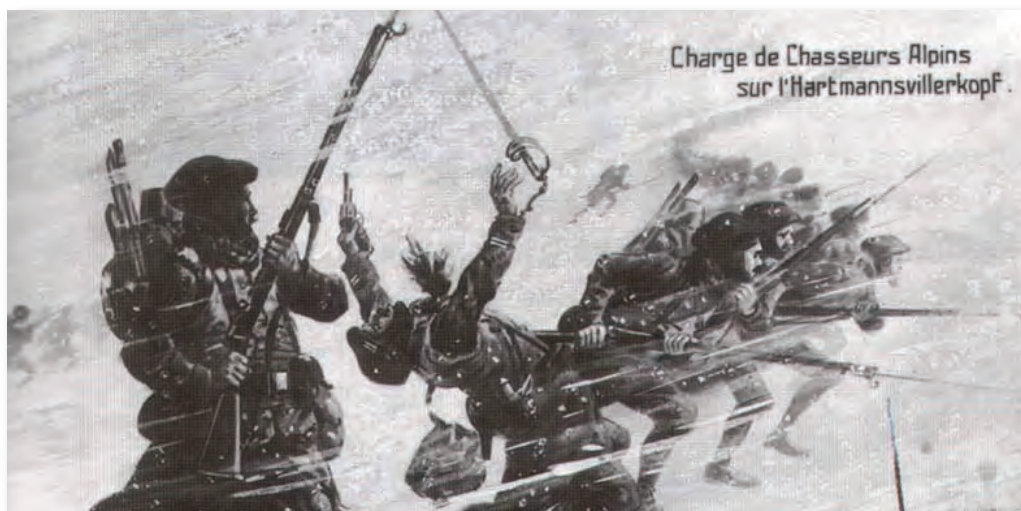


les noms de batailles inscrites dans ses plis, il y a bien entendu celui de Sidi-Brahim. Le 8e bataillon de chasseurs restera éternellement le bataillon de Sidi-Brahim. Chaque année, tous les chasseurs et anciens chasseurs à pied célèbrent et célèbreront jusqu'à la fin des âges, dans le recueillement et la ferveur, l'anniversaire du sacrifice de leurs glorieux anciens.

Pierre NORD

Extrait de son ouvrage : *Pages de gloire*

« Bleus comme une cerise » » Les chasseurs alpins, du Bonhomme à l'Hartmannswillerkopf 1914-1916



Si l'on vous demande une troupe d'élite, française, formée à la dure pour les coups durs, riche de ses traditions séculaires et qui cultive ses spécificités, de sa coiffure, reconnaissable entre toutes, à son hymne, composé en souvenir d'une glorieuse défaite, vous répondez ? La Légion étrangère ! Pas du tout : il s'agissait des chasseurs alpins. Il est vrai que la question comportait un certain nombre de pièges derrière son côté faussement innocent.

Avec les années, les retransmissions télévisées du défilé du 14 juillet nous ont habitués au pas lent des légionnaires, réglé sur le rythme du « Boudin », leur chant de marche officiel, et à leur képi blanc tellement caractéristique. On a beau toujours les applaudir sur leur passage, il faut bien avouer que les chasseurs alpins ne peuvent prétendre au même succès public,

malgré leur tenue immaculée, le béret géant – la « tarte » – qui leur masque la moitié du visage, et leurs grosses chaussures de montagne. Le mythe de la Légion, mélange de professionnalisme et d'exotisme canaille (le refuge des mauvais garçons popularisé par le cinéma), a depuis longtemps raflé la mise dans le cœur des Français. Qui, hormis un ancien appelé ayant effectué son service militaire chez les chasseurs, se souvient du premier couplet de la « Sidi-Brahim » ?

C'est oublier un peu vite que l'« arme bleue », dénomination tirée du fait que l'uniforme des chasseurs excluait le port du pantalon garance, fut jusqu'à l'apparition des troupes aéroportées l'affectation la plus prisée des élèves officiers fraîchement sortis de Saint-Cyr. Les mieux notés se devaient d'« en être ». C'est



oublier aussi la place très particulière que les chasseurs occupèrent dans l'imaginaire collectif entre les grandes heures de la colonisation et l'entre-deux-guerres. Est-ce un hasard si Roger Vercel choisit de revêtir le héros de son roman le plus célèbre d'une tenue de chasseur ? *Capitaine Conan* décrocha le prix Goncourt en 1934. Autre époque, décidément.

Jean Mabire « en fut », lui aussi. Rappelé en Algérie à l'âge de trente et un ans, il servit la France au sein du 12^e Bataillon de Chasseurs Alpins (B.C.A.) d'octobre 1958 à octobre 1959. Une année qui, les adhérents de l'A.A.J.M. le savent, laissa une empreinte indélébile dans l'esprit de l'écrivain et qui suffirait à expliquer la parution, en 1984, de son livre *Chasseurs alpins, Des Vosges aux Djebels 1914-1964*¹. Dans les faits, un lien encore plus ancien et intime unissait Jean Mabire aux chasseurs, puisque deux de ses oncles, Pol et Jean, à qui le livre est dédié, furent tués au combat lors de la Première guerre mondiale, l'un en tant qu'officier d'active et chef de section au 70^e B.C.A., l'autre en tant que caporal engagé volontaire au 12^e B.C.A.² – celui-là même dans lequel « notre » Jean Mabire fut versé en Algérie quarante-deux ans plus tard. Gageons que la parfaite homonymie avec son oncle défunt dut le marquer, étant enfant. Quand le devoir de mémoire, le véritable, se double du devoir familial.

Au début...

Au début étaient les chasseurs à pied, une troupe légère créée en 1840 sous l'égide du duc d'Orléans. Il était logique que le cor de chasse devînt leur signe distinctif. Leur heure de gloire ne tarda pas à arriver : la défense désespérée du marabout de Sidi-Brahim, un lieu-dit perdu dans le massif d'Oranie, du 23 au 26 septembre 1845 (qui n'est pas sans rappeler l'épisode assez similaire de Fort Alamo, survenu en 1836), leur assura aussitôt un prestige incomparable parmi les diverses unités de l'armée française, que même le siège de Camerone, en 1863, ne parvint pas à éclipser³. Passés maîtres dans l'art difficile de la pacification sous la III^e République, on les retrouve ensuite en Tunisie



(1881-1883), de nouveau en Algérie (1883), en Indochine (1885-1887) et à Madagascar (1895).

On l'aura compris, les chasseurs alpins ne sont qu'une spécialité au sein de la grande famille des chasseurs à pied⁴. Du reste, une spécialité accouchée assez tard, puisqu'il fallut attendre le projet de loi du 24 décembre 1888 pour que douze bataillons de chasseurs à pied fussent affectés à la défense des Alpes françaises. Les B.C.A. étaient nés. Très vite, les chasseurs alpins troquèrent leur shako à plumes de coq vertes pour la « tarte », tandis que les bandes molletières se substituaient avantageusement aux méchantes guêtres autour de leurs jambes. Et comme il n'est pas d'esprit de corps sans lexique approprié, les chasseurs alpins décidèrent un beau jour qu'on ne dirait plus « jaune » pour désigner la couleur de leur passepoil, mais « jonquille ». *Exit* aussi la couleur rouge, remplacée dans le vocabulaire des chasseurs par un « bleu-cerise » du plus bel effet. Comme quoi les surréalistes n'ont rien inventé.

La chose paraît évidente aujourd'hui, mais le ski ne fut pas tout de suite adopté lui non plus. Introduit chez les chasseurs alpins de manière confidentielle par un officier suédois, ex-légionnaire, à la toute fin du XIX^e siècle, son utilité en campagne n'était pas encore admise en haut lieu lorsque la guerre éclata en 1914. Non, les chasseurs alpins ne combattirent jamais les skis aux pieds, l'image d'Épinal les présentant dévalant les pentes fusil à l'épaule est un pur artifice de propagande. En réalité, les skis furent surtout mis à contribution durant cette période par les agents de liaison des B.C.A. au cours de leurs déplacements.

La grande Guerre

La Première guerre mondiale se confond pour les chasseurs alpins avec leurs tentatives forcenées de conquérir les sommets vosgiens. À l'hiver 1915, les douze B.C.A. d'active mobilisés à la déclaration de guerre sont sur cette portion du front. Dès la mi-août 1914, les chasseurs alpins furent les premiers, au col du Bonhomme, à franchir la frontière honnie de 1871 et à entrer dans la plaine d'Alsace. Un triomphe de courte durée. S'étant trop

1 *Presses de la Cité*, 455 p. Les événements qui nous intéressent sont relatés dans le deuxième chapitre (pp. 69-163).

2 Pol (vingt et un ans au moment de sa mort) reçut la légion d'honneur à titre posthume, et Jean (tué en 1916 à l'âge de dix-neuf ans) la médaille militaire. Il va sans dire que Mabire ne connut ni l'un ni l'autre.

3 Dès les premières pages, Mabire, fidèle à sa méthode, invente des dialogues si vivants entre ses personnages qu'ils en deviennent vraisemblables.

4 Dans *Driant Danrit* (Le Polémarche, 2015), Mabire rend un vibrant hommage au sacrifice des chasseurs à pied tombés à Verdun en février 1916. Ironie de l'histoire, l'armée française ne compte plus à l'heure actuelle qu'un bataillon de chasseurs à



aventurés, la puissante contre-offensive allemande, lancée sur leurs flancs à la fin du même mois, les oblige à reculer pas à pas jusqu'à leur ligne de départ. « **Il faut abandonner la plaine, se replier sur les sommets, garder les cols, revenir à cette ligne frontière, dont chaque pointillé est pour les Français comme l'épine sanglante d'une couronne de deuil** », écrit un Mabire inspiré. Argonne, Woëvre, Flandres, Artois : dans les mois qui suivent, les chasseurs alpins sont envoyés partout où la situation requiert d'urgence l'intervention d'unités de choc capables de repousser la menace. Mais les crêtes des Vosges restent leur grande affaire. Ces crêtes où ils devraient briller⁵ et qui leur résistent toujours, les B.C.A. vont s'y engloutir, au sens littéral.

D'active ou de réserve, les chasseurs alpins sont maintenant regroupés au sein de l'Armée des Vosges, que commande le général de Maud'huy – le « père des Chasseurs ». Deux divisions : la 47^e, positionnée au nord du secteur, et la 66^e, qui tient le sud du massif. Le haut commandement français veut à tout prix contrôler les hauteurs qui dominent l'Alsace. L'hiver est là, les conditions géographiques et climatiques sont certes terribles et l'ennemi a eu tout le temps nécessaire pour consolider ses retranchements, mais personne au grand quartier général ne doute que l'énergie et la bravoure des bataillons bleus compenseront ces handicaps. Commence alors une succession de batailles, qui sont autant de stations sur le chemin de croix des chasseurs.

Chaque sommet disputé possède son histoire. La Tête-des-Faux (1219 m d'altitude), entre Saint-Dié et Colmar, inaugure la série en décembre 1914. Victoire tactique, remportée à la baïonnette, la Tête-des-Faux n'a fait que rejeter les Allemands sur le versant est de la montagne, où ils s'enterrent. D'emblée, les pentes escarpées du massif vosgien annoncent leur nature meurtrière. Aux éclats d'obus, tranchants comme des lames de rasoir, s'ajoutent les morceaux d'arbres et les débris de rochers arrachés par les explosions. L'Hartmannswillerkopf (956 m, improprement traduit en français par « Vieil-Armand »), en surplomb de Mulhouse, s'embrase à son tour en janvier 1915. Les pertes sont telles dans les deux camps que le « HWK » y gagne son surnom de « **montagne mangeuse d'hommes** ». Attaques (janvier-avril 1915, décembre 1915-janvier 1916) et contre-attaques (septembre 1915) alternent pour un gain de terrain à l'arrivée dérisoire. Entre-temps, le redoux ai-



gant, les chasseurs alpins s'élancent à l'assaut de l'Hilsenfirst (1274 m) au mois de juin 1915. Las, l'offensive s'empêtre dans les amas rocheux et les barbelés et les Français n'ont bientôt plus que des pierres pour se défendre contre l'ennemi. L'échec est patent ; l'Hilsenfirst devient le « **Sidi-Brahim des Vosges** ». La dernière offensive par les hauts a lieu de juillet à octobre 1915 et son théâtre s'appelle le Lingekopf ou Collet du Linge.

Opération inutile de l'avis de beaucoup de généraux, qui considèrent désormais ce front comme secondaire, la montée à l'assaut du Collet du Linge (983 m), à l'ouest de Colmar, se solde par un bilan humain catastrophique, plus de 17 000 chasseurs alpins tués, et par un résultat nul. La bataille du Linge coûtera son poste au général de Maud'huy et vaudra à ce col vosgien d'acquérir le titre macabre, et mérité, de « **Tombeau des Chasseurs** ».

Du col du Bonhomme à l'Hartmannswillerkopf, les B.C.A. ont justifié leur qualificatif de « **diables bleus** » (« *Schwarze Teufel* » : les « **diables noirs** », disaient d'eux Bava-rois et Wurtembergeois, qui s'y entendaient en matière de guerre de montagne), moyennant un héroïsme aussi admirable dans la souffrance que leur courage au feu continue de forcer le respect de quiconque a, un jour, arpenté les champs de bataille des Vosges⁶. Un extrait du

piéd (le 1^{er}) pour trois B.C.A. (les 7^e, 13^e et 27^e).

5 Ne sont-ils pas essentiellement recrutés dans des régions de montagne : Corse, Pays basque, Auvergne, Savoie ?

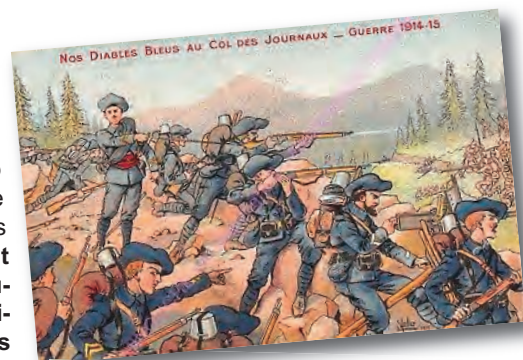
6 https://www.horizon14-18.eu/wa_files/Vosges.pdf



1914/1918

livre de Jean Mabire, choisi parmi beaucoup d'autres, nous permettra de nous faire une maigre idée de l'épouvantable quotidien de ces hommes : « **Les pieds gelés ne se comptent plus. Les hôpitaux sont pleins de malheureux, dont il faut amputer les membres noyés et puants. Ceux qui descendent des avant-postes de montagne, à chaque relèvement, ont des silhouettes de fantômes. Les souliers enveloppés de chiffons boueux, la tenue en loques, le visage rongé de barbe et les yeux brûlants de fièvre sous la visière du grand béret alpin tiré vers l'avant, ils frissonnent sous des peaux de bique ou de mouton grouillantes de poux. Pas rasés et pas lavés, ils n'ont plus de coquetterie que pour leurs armes qu'ils graissent longuement et entourent d'un mouchoir car le moindre enrayage peut leur coûter la vie.** »

1916 voit l'action se détourner du front des Vosges. D'autres secteurs soudain plus exposés appellent les pompiers de service de l'armée française en renfort. Privés de leur élément, de leur « **terrain de chasse** », l'uniforme des bataillons bleus perd peu à peu la singularité qui faisait leur fierté à mesure que les B.C.A. se noient dans la masse des « **biffins** ». Après avoir été dépêchés en Grèce afin d'y recueillir les restes de l'armée serbe, les chasseurs alpins retournent en France pour participer à l'offensive de la Somme en juillet 1916. En avril 1917, ils sont au Chemin des Dames. Aucune mutinerie ne sera signalée dans leurs rangs. Une dernière action d'éclat en Italie en décembre 1917 – la prise du Monte Tomba (900 m) solidement tenu par les Autrichiens ; les chasseurs alpins terminent la guerre dans la



boue du nord de la France : Ypres, le Mont Kemmel, la Somme où ils contribuent à enrayer l'offensive de Ludendorff à l'été 1918. Quand sonne le clairon de la victoire, le 11 novembre 1918, les chasseurs alpins, laissant à d'autres le soin de nettoyer la ligne Hindenburg qu'ils ont percé, sont sur le point de franchir le canal de la Sambre. Bien loin des Hautes-Vosges, où plusieurs musées militaires chantent toujours leurs exploits, un siècle après que les armes se sont tues sur la route des crêtes.

On estime à 80 000 le nombre de « **diabes bleus** » tués à l'ennemi entre 1914 et 1918, dont une moitié issue des bataillons de chasseurs alpins.

Laurent Schang

ATTENTION... à lire !...

Brigade Frankreich

Nos Amis Italiens des **Edizioni Novantico** ont présenté le 12 octobre 2019 à la librairie EUROPA de Rome, le premier tome de la trilogie de Jean Mabire sur la Waffen SS traduit en Italien.

Cette réunion a obtenu un franc succès auprès d'un public attendant cette parution.

Ce premier tome de très bonne facture contenant un important carnet photos sera suivi des deux autres qui devaient paraître respectivement en Décembre de cette année puis au mois de mai 2020.

Nous remercions nos Amis Italiens pour cette très belle et excellente initiative.



Vie de l'association

Nous vous remercions grandement pour votre fidélité à la Mémoire et à l'œuvre de Jean Mabire. Pour l'aide que vous nous apportez à poursuivre notre action : par vos abonnements et bien souvent réabonnements, votre contribution à la rédaction du Bulletin, votre soutien continu.

Nous tenons toutefois à préciser que compte tenu des coûts du bulletin ainsi que des frais d'envoi, des Amis n'ayant pas réglé leur abonnement en 2018 et 2019 seront automatiquement rayés de notre listing à partir du prochain numéro. Ce numéro 52 sera donc pour eux, un adieu.



1940/1945

Combats autour de Narvik

9 avril-9 juin 1940



La commande de notre Rédacteur en Chef m'a amené à remuer pas mal de souvenirs et de papiers... En effet, lors de l'enquête de terrain menée au Printemps 1989 avec Jean Mabire, je m'étais en quelque sorte laissé « promener » car n'ayant pas de souci de rédaction au retour. Si bien que j'ai du en quelque sorte redécouvrir la Bataille.

Très fier d'un document que je croyais original, en l'espèce un ronéotypé intitulé *Histoire de la 13e D.B.L.E.* sous couverture cartonnée à en-tête de ma propre section (alors proche de l'Équateur et non du Pôle, je précise), en le confrontant au volumineux *Livre d'Or de la Légion Étrangère* (lui-même essentiellement hagiographique), publié par les très militairement correctes Édition Lavauzelle que j'ai un temps essayé de diffuser, je découvrais qu'il en recopiait des passages entiers...

L'Eponyme de notre Association m'avait jadis remis un petit livre intitulé *Combats par – 30*, publié en 1941, et notre Rédacteur en Chef la réédition du même en 1945 : confirmation de la fragilité des témoignages mise en valeur jadis par Norton Cru. Ainsi l'auteur signe d'un pseudonyme dans la première édition, et ajoute un « Avant-propos » de circonstance à la seconde où l'on peut lire « **Je suis heureux d'avoir eu l'honneur des critiques acerbes de la cen-**

sure d'occupation (...) N'ayant alors rien voulu changer au texte censuré, je l'avais simplement supprimé »... sauf que ceci ne correspond que relativement à notre lecture comparée ¹.

Un article publié en 2010 dans *Le Souvenir Français* (rubrique « Les Anciens témoignent ») traite brièvement du 6e BCA, et en particulier du fait d'armes de sa SES (j'y reviendrai), mais son auteur (re)voit de la végétation à une altitude où j'ai pu constater qu'il n'y en avait pas.

Quant au « grand » quotidien du Centre-France (*La Montagne* du 11/04/1990), on pouvait y lire « ... **le général Dietl qui, comme bien d'autres soldats allemands, connut l'humiliation d'être interné par les Suédois (...)** chez lesquels il s'était réfugié » : c'aurait été sa chance et lui aurait évité de mourir dans un accident d'avion le 23 juin 1944... ²

Poursuivant le dépouillement de mon fonds documentaire, j'y trouvais, dans ses pages « Histoire » un article de l'hebdomadaire *Valeurs Actuelles* vieux de quelques années intitulé « *Les légionnaires à croix de Lorraine de la "13"* » traitant très brièvement de mon sujet et dont le principal mérite était de rappeler qu'alors la demi-brigade comptait « **de nombreux Espagnols rescapés de l'armée républicaine après la guerre civile** » ³.

¹ On lit dans l'édition post-libératoire « Notre hôte est seul ; il a été martyrisé et pillé il y a trois jours par les Boches, qui lui ont emporté tous ses vives et tous ses meubles » (!), et dans l'originale « Notre hôte est seul ; il nous offre aimablement sa maison » de même : « Certains se voient déjà dans les Alpes, dans leur haine des Italiens ¹ » avec pour note 1 « La lâcheté de ceux-ci nous les rendait plus odieux que les Boches et nous regrettons de ne pas les avoir attaqués lorsque nous montions la garde aux Alpes ». La première édition disait plus sobrement « Certains se voient déjà dans les Alpes italiennes ». En revanche les paroles (très) aimables pour l'allié anglais y figurent bien.

² J'ai alors adressé une lettre destinée à l'auteur de la rubrique (qui avait signé « J.B. »), accompagnée de la photocopie de l'article de « Troupes d'Elite » dont il est question plus bas (et dont j'ai ainsi retrouvé que j'en étais le traducteur...), où j'écrivais « ... je pense qu'une rectification ne pourrait que contribuer au maintien de votre crédibilité : « La Montagne » devait plutôt miser sur la crédulité de ses lecteurs car il n'y a eu ni rectification, ni réponse.

³ « Sur 1 600 soldats de la demi-brigade, 900 passent chez de Gaulle » après l'évacuation de celle-ci en Grande-Bretagne : ces Espagnols « rouges » étaient probablement majoritaires parmi ceux-ci.



Les forces en présence

Allemandes :

- 3e division de montagne (général Dietl) comprenant sur place :
 - 139e Régiment de Chasseurs de Montagne (colonel Windisch) : 1e bataillon (secteur nord) commandant Stautner — 2e bat. (Narvik et Sud) cdt. Haussels — 3e bat. (secteur Nord) cdt. Hagemann.
 - 138e Régiment (2 compagnies)
 - 137e Régiment (appartenant à la 2e div.) : 2 compagnies
 - 1e Régiment de Chasseurs Parachutistes : 3 compagnies du 1e bat. (commandant Walther)
 - 112e Régiment d'Artillerie de Montagne : 4 pièces de 75 (capitaine Lochmann)
 - 32e Régiment Anti-aérien : 6 pièces de 20 mm
 - 48e Bataillon de Montagne de Chasseurs de Chars : 4 pièces de 37 mm
 - 83e Bataillon du génie de Montagne : une section « Régiment de Marine » du capitaine de frégate Berger assumant la sécurité de la voie ferrée avec quatre bataillons improvisés à effectif réduit
 - « Bataillon de Marine » du capitaine de corvette Kothe à 3 compagnies (Secteur Nord)
 - « Bataillon de Marine » du capitaine de corvette Erdmenger à trois compagnies (Secteur Sud)
 - « Bataillon de Marine » Freytag-Loringhofen à 2 compagnies (Narvik)
 - « Artillerie de Marine » de récupération (sur navires allemands et britanniques)
- (N.B. : il s'agit ici de l'ensemble des troupes engagées dans la bataille, celles mises en place par voie aérienne n'étant pas présentes initialement). Pour mémoire : dix contre-torpilleurs (« Zerstörer ») de la Kriegsmarine coulés ou échoués au début de la bataille.

Alliées :

- Commandant en Chef : amiral Cork and Orrery (Royaume-Uni)
- Commandant des Forces terrestres : général Mackesy puis Auchinleck (R-U)

Troupes britanniques :

- 24e Brigade des « Guards » (général Frazer) : 3 bataillons (Scots Guards, Irish Guards, South Wales Borderers)

Troupes françaises :

- 1e Division Légère de Chasseurs (général Béthouart) :
- 27e demi-brigade de Chasseurs Alpins (lieutenant-colonel Valentini) comprenant les :
 - 6e Bataillon de Chasseurs Alpins (chef de bataillon Célérier)
 - 14e BCA (C.B. de la Roque)
 - 12e BCA (C.B. Nicolai)
- 13e demi-brigade de la Légion étrangère (lt-col. Magrin-Verneirey) comprenant les :
 - 1e Bat./13e DBLE (C.B. Boyer-Besses)
 - 2e Bat./13e DBLE (C.B. Gueninchault)
 - 2e Groupe Autonome d'Artillerie Coloniale (chef d'escadron Steiger)
- 342e Compagnie Autonome de Chars (capitaine Dublineau)
- 1026e Batterie de DCA (« Défense Contre Avions »)
- 14e Compagnie Antichars
- Compagnie du Génie
- 802e Compagnie de Camionnettes

Troupes polonaises :

- Brigade des Chasseurs du Podhale (général Bohusz-Szyszko) :
 - 1e demi-brigade (colonel Chlusewicz) : 2 bataillons
 - 2e (« Kobylecki ») : idem

Troupes norvégiennes :

- 6e division (général Fleischer) :
 - Six bataillons d'infanterie de montagne, plus :
 - Bataillon autonome « Alta » (lt-col. Dahl)

Un article à peu près contemporain de *La Charte*, revue de la Fédération Nationale André Maginot, était intitulé « **Les chasseurs polonais du Podhale à Narvik (Norvège) en 1940** ». Outre qu'il confirmait la présence d'« **un groupe important de "républicains" de la guerre d'Espagne** », cette fois dans les rangs polonais, il mettait en valeur la participation de ces derniers aux opérations alors qu'avec les Norvégiens ils en sont généralement les « oubliés », du moins des auteurs français.

Enfin je mettais la main sur la photocopie d'un très intéressant article consacré aux Chasseurs de Montagne allemands (en fait plus précisément Autrichiens)... mais dépourvu de toute référence quant à sa date de parution, son auteur et son support, que je suppose néanmoins du fait de la mise en page être la regrettable revue *Troupes d'Elite*, à laquelle j'avais collaboré comme traducteur d'anglais militaire et qui était « supervisée » par Jean Mabire.

Lequel avait rédigé dès juin 1988 un « 1940 Narvik », remarquablement illustré, pour la publication intitulée « **Hommes de Guerre** ». Ce qui peut être considéré comme l'ébauche de *La Saga de Narvik*, qui avec ses 342 pages « in-6° » constitue la meilleure référence, d'autant plus qu'il s'agit d'une « Histoire parallèle » traitant — ce qui est rare — des différents belligérants et lieux d'engagement de ceux-ci ⁴.

Ceci n'est pas limitatif mais pour que le lecteur sache que lorsque l'on ne veut pas se contenter de recopier des publications antérieures la tâche n'est pas évidente.

Venons-en aux faits.

Le 3 septembre 1939, le Royaume-Uni puis la République Française déclaraient la guerre à l'Allemagne suite à l'entrée des forces armées de celle-ci en Pologne. Ce pays fut rapidement envahi sans grande réaction militaire des Alliés. Les offres de paix de Hitler n'ayant pas reçu de réponse, la guerre s'éternisait. Or chaque belligérant avait grand besoin des matières premières dont il ne disposait pas ou pas assez sur son territoire, et en particulier de fer. Et le principal fournisseur de celui-ci était un pays neutre, la Suède. Le minerai, extrait de Kiruna au-delà du Cercle Polaire Arctique, pour pouvoir être exporté via une mer libre de glaces en hiver était acheminé par voie ferrée jusqu'au port norvégien de Narvik.

Or le Royaume de Norvège n'était pas encore en guerre, mais déjà dans la ligne de mire des pays qui eux l'étaient, principalement pour la raison exposée ci-dessus.

Sa neutralité avait déjà été violée par les Britanniques : arraisonnement du ravitailleur al-





lemand *Altmark* dans ses eaux territoriales, et enfin mouillage de mines par ceux-ci, ce qui constituait un acte de guerre en soi.

Le Reich, qui à défaut de pouvoir obtenir la cessation des hostilités n'attendait qu'un prétexte pour débloquer la situation, sauta sur l'occasion, et au début d'avril 1940 une force navale allemande se dirigeait vers les ports norvégiens dans des conditions climatiques épouvantables. Ce qui d'ailleurs a sans doute contribué à lui faire déjouer la vigilance de la Royal Navy alors première flotte militaire mondiale.

Et pour ce qui nous intéresse, par un vent atteignant la force 12, le 1^e Groupement de la Kriegsmarine cinglait vers Narvik.

Il était constitué de dix contre-torpilleurs (« Zerstörer ») chargés de troupes : le 139^e Régiment d'Infanterie de Montagne appartenant à la 3^e Division du général Dietl, présent avec son état-major. Dans le port, des navires de guerre norvégiens tentant de s'opposer au débarquement furent de suite torpillés et les forces terrestres présentes contraintes à la reddition, à l'exception d'une compagnie d'irréductibles qui se réfugia dans la montagne. Le 9 avril à 8 h 40 Dietl pouvait rendre compte que sa mission était accomplie et Narvik « sécurisé » comme on dirait dans le vocabulaire militaire actuel.

Ce qui ne voulait pas dire que la position des troupes allemandes était confortable...

En effet, les Alliés, qui eux aussi avaient les yeux tournés vers Narvik et n'avaient été que pris de vitesse, n'allaient pas tarder à réagir.

Et en premier la Navy, qui ayant la maîtrise générale des mers devait être humiliée de

s'être ainsi laissé surprendre par une Kriegsmarine ne disposant globalement que du tiers de son propre tonnage.

Il ne faut pas perdre de vue que Narvik est situé sur une presqu'île au fond d'un fjord : autrement dit une souricière. Le capitaine de vaisseau Bonte, commandant le détachement naval, avait pris ses précautions : un « Zerstörer » devait assumer la veille. Mais suite à un quiproquo il rejoignit le port : le 10 avril à l'aube cinq destroyers (contre-torpilleurs) anglais en profitent, surprennent leurs adversaires et coulent ou endommagent plusieurs unités. Et pour faire bonne mesure détruisent les navires de commerce à l'ancre.

Mais les marins allemands ne tardent pas à réagir et les cinq Zerstörer restant attaquent les cinq « destroyers » en mettant quatre hors de combat tandis que le dernier s'enfuit endommagé. Le « Kommodore » Bonte a été tué à son poste de combat.

Au soir, deux Zerstörer intacts tentent de s'échapper, et font demi-tour : la Navy, en force, les attendait au débouché de l'Ofotenfjord. Il ne reste qu'à attendre l'hallali.

Le 12 au soir il commence par une attaque de bombardiers britanniques.

Le 13, alors que les bâtiments endommagés vont servir de batteries flottantes, deux contre-torpilleurs en état de naviguer descendent le fjord à la rencontre de l'ennemi : neuf navires anglais sont en vue. Touchés et à court de munitions les Allemands se replient.

Maintenant, en plus des destroyers se présente le croiseur de bataille *Warspite* armé de



⁴ Livre dont le « dépôt légal » est d'octobre 1990, soit après les différentes commémorations et les publications les accompagnant (il n'a ainsi pas eu le succès qu'il méritait). Les unes et les autres d'ailleurs très « franco-centrées ». « Histoire parallèle » était le titre d'une intéressante émission télévisée présentant après un demi-siècle les actualités cinématographiques des différents belligérants. Animée par Marc Ferro qui a osé s'attaquer au passage à quelques légendes bien ancrées dans l'esprit du public.

⁵ En pratique très partiellement : pour les Allemands des équipements n'étaient pas arrivés à destination, en particulier du fait des conditions de la traversée (tempête, qui avait fait perdre du matériel et même des hommes) et pour les Français grâce à l'Intendance militaire, qui, la période hivernale « officielle » étant passée, avait fait reverser les équipements spécifiques. Les uns et les autres s'efforceront de pallier ce handicap avec le matériel trouvé sur place. Les Norvégiens n'ont pas eu ce problème, outre que se battant chez eux, ils étaient naturellement adaptés au climat et au terrain.



Chronologie sommaire des opérations:

- **9 avril 1940** : débarquement de la 3e Division de Montagne allemande (réduite à son 139e RI et son Quartier général). Occupation de Narvik et ses environs dont le camp militaire norvégien d'Elvegaardsmoen.
- **13 avril** : engagement naval aboutissant à la destruction ou au sabordage des navires allemands. Les survivants rejoignent les troupes à terre.
- **24 avril** : bombardement naval de Narvik, mais les britanniques ne tentent pas de débarquer. Dietl installe son Poste de Commandement près de la voie ferrée menant en Suède et les Alliés leur Quartier Général à Harstad (île d'Hinnøy).
- **28 avril** : les 6e et 14e BCA débarquent au Nord de Narvik, dans le Gratangenfjord, tandis que le 12e est affecté aux forces britanniques au Sud de l'Ofotenfjord.
- **Nuit du 7 au 8 mai** : la Brigade Polonaise du Podhale débarque à Harstad avant d'être engagée sur le continent.
- **13 mai** : après une forte préparation de l'artillerie navale britannique, la 13e DBLE débarque à Bjervik, au fond de l'Herjangenfjord. Repli allemand, et le lendemain renfort de 66 parachutistes. Suivront par la même voie deux compagnies de Chasseurs du 137e Régiment.
- **22 mai** : nouveau repli allemand vers la frontière suédoise pour raccourcir la ligne de défense.
- **28 mai** : pour « couvrir le retrait » des forces alliées, les troupes françaises occupent Narvik préalablement écrasé par les tirs de la flotte britannique.
- **9 juin** : reprise sans coup férir des ruines de la ville par les Allemands tandis que les troupes norvégiennes capitulent.

canons de 380 mm... Plus les appareils envoyés du porte-avions *Furious* : le commandant de la IVe flottille, qui n'a plus d'obus à tirer, décide de sauver au moins ses équipages en sabordant les navires dans le Rombakenfjord ; à l'exception d'un qui coulera près de Bjervik, au fond du Herangenfjord. Maît'Jean et moi avons pu voir les restes émergeant de l'eau de certains de ces bâtiments sacrifiés.

Tandis que le croiseur britannique bombarde la ville avec ses canons de gros calibre, il reste un contre-torpilleur allemand, le *Diether von Roeder*, à faire face : avarié, incapable de manœuvrer, il est à quai et ne peut utiliser que ses pièces de 127 mm de l'avant. Trois Anglais l'attaquent : il met le feu au premier qui rompt le combat, touche le second, puis le troisième qui doit s'échouer.

Ayant tiré toutes ses munitions, le Zerstörer du capitaine de corvette Holtorf est abandonné par son équipage puis détruit.

Les dix contre-torpilleurs de la Kriegsmarine ont péri : c'est la fin de la partie navale de la bataille de Narvik.

Du moins pour les bâtiments, car les marins survivants (soit la majorité des équipages) vont se reconverter en infanterie de montagne ! (c.f. tableau « **Les forces en présence** »)

Chapeau bas. Car si en effet les Troupes de Montagne ont vocation... de se battre en montagne, par tous les temps, et sont a priori équipées à cet effet ⁵, ce n'est certes pas le cas des marins.

Si eux sont a priori résignés à éventuellement couler avec leur navire, du moins jusque-là, sauf quart, ils vivent au sec et au chaud, mangent de même, et à l'heure prévue. Devant Narvik, au-delà du Cercle Polaire et début avril, ils ont pour certains rejoint la terre ferme à la nage, et dans la tenue où ils se trouvaient.

Ils devront pour la plupart s'équiper au mieux aux frais de l'Armée norvégienne dont le camp d'Elvegaard smoen, proche de Bjervik, fut occupé sans coup férir ⁶. L'exploit des marins est involontairement valorisé par le sergent alpin qui, au moment de quitter le théâtre d'opérations, écrit dans son *Combats par* – 30 : « **Qui viendrait alors ici nous remplacer, car sans nous croire des surhommes nous voyons difficilement des « biffins », non entraînés spécialement, y venir même à la belle saison** » (note pour les non-initiés : « biffin » désigne le combattant d'infanterie ordinaire – pourtant lui-même déjà rustique).

Il faut ici ouvrir une parenthèse au sujet des conditions géographiques qui ont dominé les combats.

Sur place, Jean Mabire a remarqué : « **1 000 mètres ici ça en fait 3 000 chez nous...** » En effet, on pourrait dire des environs de Narvik que c'est en quelque sorte le climat de la Bretagne, avec le relief des Pyrénées, et tout ceci au-delà du Cercle Polaire. Soit des précipitations et des vents violents imprévisibles, des pentes abruptes par endroit, de la neige, peut-





être encore pire fondante que glacée, car entraînant alors une humidité omniprésente avec des cours d'eau gonflés, donc une quasi impossibilité de se sécher si l'on ne dispose pas d'abri. Or dès le débarquement des troupes alliées ceux-ci se sont limités pour les Allemands à des trous de rochers envahis d'humidité. On retrouvait encore de ces emplacements de combat lors de notre enquête, et l'un d'entre eux avait été reconstitué au Musée de la Croix-Rouge de la ville. Quant à la végétation, hors des zones marécageuses elle se limitait à des buissons et ce que l'on n'ose à peine appeler des forêts, constituées de bouleaux rabougris peuplés d'oiseaux au cri triste, et s'arrêtant net à quelques petites centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. Lors de notre séjour ces arbustes commençaient à avoir leurs feuilles et l'on était dans les premiers jours de juin ! Il faut imaginer ce que purent être les conditions dans lesquelles se sont déroulés les combats à partir du début avril avec rochers couverts de glace et tempêtes de neige.

Par ailleurs, outre la disproportion des effectifs (c.f. tableau), ces conditions n'étaient pas les mêmes selon les camps.

Les troupes alliées occupaient le littoral et pouvaient se réfugier dans des habitations (parfois luxueuses si l'on en croit le rédacteur de *Combats par -30*), le ravitaillement, sauf exception, suivait, et les relèves étaient assurées. Ils disposaient de moyens automobiles (même si la mobilité de ceux-ci était limitée par le terrain) et de liaisons, d'un hôpital proche (Harsstad) et d'un commandement confortablement installé et en sécurité dans l'île d'Hinnøy. Les

militaires pouvaient recevoir et envoyer du courrier postal et même pour ceux qui possédaient un appareil photographique faire développer leurs pellicules ! Plus la maîtrise totale de la mer, ce qui permettait un appui puissant et précis des canons de marine, et par tous temps ou presque. Et un aérodrome à Bardufoss, outre l'aviation embarquée sur porte-avions : ce qui aboutissait à un appui aérien ayant quelques dizaines de kilomètres à parcourir pour intervenir alors que la Luftwaffe en avait plusieurs centaines (Trondheim : environ 600 km) ce qui obérait sa réactivité et lui laissait peu de temps disponible sur zone. Outre la dépendance de la météo qui souvent interdisait toute activité aérienne. Ceci méritait d'être souligné car la plupart des ouvrages consacrés à cette bataille laissent accroire que l'aviation allemande était quasi en permanence maîtresse de l'air et que les troupes au sol vivaient dans la terreur de ses interventions : réalité, psychose, ou justification ?

Certes dans ce domaine la balance penchait (dans quelle mesure exacte ?) en faveur des forces allemandes, mais par ailleurs il ne faut pas perdre de vue que la 3^e dimension constituait leur seul espoir de ravitaillement. Et les JU-52 n'avaient pas et de loin les capacités des appareils de transport actuels. La Suède acceptait bien de laisser passer des approvisionnements non-militaires, mais encore fallait-il pouvoir les faire parvenir aux avant-postes dispersés dans la montagne. Quant à l'utilisation des hydravions, appareils lents et particulièrement vulnérables, elle était marginale et liée aux possibilités offertes par des plans d'eau intérieurs souvent gelés. Idem pour les



⁶ À ce sujet le général Dahl, au moment des événements commandant comme lieutenant-colonel le bataillon autonome « Alta », nous déclara lors de l'entretien du 1^{er} juin 1989 que le général Béthouart, découvrant des Allemands vêtus de capotes norvégiennes se serait exclamé « Fusillez-les ! ».



quelques sous-marins qui pourront atteindre le port tant qu'il sera tenu et dont bien évidemment la capacité de chargement en matériel pour les troupes à terre est des plus limitée⁷. Et ni espoir de relève, ni hôpital de campagne.

Néanmoins le terrain, tel que décrit plus haut, était sans conteste favorable à la défensive, ce qui ajouté à la prudence alliée contribue à expliquer la lenteur de progression de ceux-ci. En revanche, si la terre leur était leur était défavorable, il n'en était pas de même de la mer, avec ses fjords profonds découpant les côtes et permettant aux navires de guerre de s'approcher au plus près pour appuyer les troupes au sol : un coup d'œil sur la carte est démonstratif.

Retour sur les opérations

Mais revenons au déroulement des opérations, cette fois terrestres (avec éventuellement intervention aérienne). Je préviens tout de suite le lecteur que je ne m'attarderai pas sur le sujet de crainte de dépasser le volume accordé pour cet article : pour plus de détails il se « **reportera à son Mabire habituel** ».

Dietl s'attendait bien sur à une réaction alliée qui ne se limiterait pas à une opération aéronavale.

Aussi avait-il disposé ses forces de part et d'autre de Narvik, et « largement » compte-tenu des effectifs restreints. La plupart des auteurs parlent par simplification de « *Bataille de Narvik* », j'ai préféré « *Combats autour de Narvik* » car la ville même n'était en quelque sorte que « la cerise sur le gâteau » : le champ de bataille s'est étendu du Nord au Sud sur une cinquantaine de kilomètres, du Gratangenfjord à l'Ofotenfjord, et de l'Est à l'Ouest sur une trentaine, du littoral à la frontière suédoise. Le lecteur se reportera à la carte et aux tableaux joints.

Ce qui peut surprendre est la relative lenteur et timidité de la riposte terrestre alliée : ils ont manifestement surestimé le volume des forces qui leur étaient opposées, et pensaient probablement que Dietl disposait sur place de l'ensemble de sa 3e division alors que son 138e régiment était engagé bien plus au Sud. Sur place ne se trouvaient que quelque 4 600 chasseurs sans leur matériel lourd, renforcés de 2 600 marins dont la vocation n'était certes pas

le combat en montagne dans le Grand Nord. Ils seront essentiellement chargés de la défense de la voie ferrée, même si certains s'improviseront marins-skieurs !

De plus les relations entre le général Mackesy, commandant initialement les forces terrestres britanniques, et l'allié français seront exécrables. Et celui-ci répugne à affronter directement un adversaire dont il ignore la force exacte.

Si bien que dans un premier temps, le 24 avril, avec les canons d'un cuirassé, deux croiseurs et six contre-torpilleurs, la Navy achève d'écraser Narvik durant trois heures dans l'espoir d'amener les Allemands à capituler. Ceux-ci « font le gros dos » en attendant un débarquement qui ne vient pas.

En revanche, la 6e division norvégienne du général Fleischer (ces Norvégiens que l'on oublie habituellement) « poussait » déjà depuis le Nord, renforcée par le bataillon autonome « Alta » du lieutenant-colonel Dahl, et c'est sur la rive Sud du Gratangerfjord que ceux-ci venaient de « sécuriser » que les chasseurs alpins du 6e BCA vont débarquer : le 30 avril selon Jean Mabire, le 28 d'après les notes d'Henri Chenevas publiées dans *Combats par* – 30. Il s'agit d'un corps de troupe d'active, commandé par le Chef de Bataillon Célérier⁸. Les deux autres bataillons constituant la 27e demi-brigade de chasseurs alpins du lieutenant-colonel Valentini étant des unités de réserve, mais comme le 6e composées essentiellement de montagnards : le 14e du CB de la Roque⁹ qui débarquera au fond du fjord pour relever le 6e à bout de forces, et le 12e du CB Nicolai qui lui sera détaché auprès de la brigade britannique dans l'Ofotenfjord. À relever que comme Dietl le général Béthouard se trouvera privé d'une partie de sa division, l'autre demi-brigade étant engagée loin au Sud. Il installera son poste de commandement dans les îles Lofoten.

La place nous manque pour entrer dans le détail des combats, signalons seulement qu'au Nord leur épiscentre a été le col coté 333 qui verrouille le passage entre les deux fjords et où les chasseurs du colonel Windisch tiendront ceux de Valentini en échec jusqu'au 13 mai lorsque le bataillon de la Roque l'enlèvera de vive force et au prix de lourdes pertes.

Si ce col constituait un point-clé, il ne faut

⁷ À propos de sous-marins, j'ai recueilli l'étrange témoignage d'un Breton, M. P., qui après le rapatriement des troupes et alors que la Wehrmacht progressait en France aurait rencontré un chasseur alpin pressé de se débarrasser de l'anorak qu'il portait depuis l'opération : il expliqua qu'il craignait d'être pris pour un légionnaire et déclara qu'un submersible allemand avait, après avoir hissé un drapeau blanc, déposé des blessés au port de Narvik alors occupé par les Alliés. Et que les légionnaires les auraient achevés à la baïonnette : des Espagnols « rouges » poursuivant leur croisade antifasciste ? Toujours est-il que ce n'est pas le genre de « fait d'armes » que l'on inscrit dans les Journaux de Marche et d'Opérations des unités...

⁸ Chez les Chasseurs les bataillons « forment corps » mais n'ont pas de drapeau (celui des Chasseurs est unique). Ne pas assimiler unité d'« active » et « professionnelle » : si la seconde est forcément d'active, la première, du moins à l'époque, était généralement composée d'appelés effectuant leur service militaire. L'unité « de réserve » étant, elle, constituée à la mobilisation avec des personnels revenus à la vie civile et rappelés sous les drapeaux.

⁹ Le CB de la Roque ne tombera pas au combat : retiré sur ses terres d'Ardèche, il sera à l'été 1944 enlevé à la sortie de la messe par des maquisards qui l'abattront au bord d'une route. Son dernier fils, mon camarade de promotion à Saint-Cyr, était alors âgé de quelques mois.



pas hâtivement conclure que les opérations se sont déroulées à une altitude modeste : l'adage chasseur voulant que « **qui tient les hauts tient les bas** » a été mis en pratique par les deux camps au prix de souffrances inouïes car ces « hauts » sont à plus de mille mètres. Nous citerons seulement, au moins parce qu'il figure dans tous les textes sur la bataille, un fait d'armes original et peut-être unique : la « **charge à skis** » de la Section d'Eclaireurs-Skieurs du 6e, commandée par le lieutenant Blin¹⁰. Le 1^{er} mai, parti de Laberget sur le Gratnagenfjord, prenant de l'altitude il va surprendre un détachement ennemi installé dans une cabane de Labergsdalen, tuant deux hommes et faisant dix-huit prisonniers sans une perte. Mais peu après, attaquant les pentes du Snaufjell, la SES sera prise à partie par des adversaires bien postés et c'est elle qui comptera deux morts et plusieurs blessés.

Et ce fut le tour des Polonais...

Dans l'ordre chronologique il nous faut maintenant parler des Polonais et du secteur Sud. La brigade du Podhale, contrairement à ce que son nom pourrait laisser supposer, n'était pas composée exclusivement de combattants issus d'un pays de moyenne montagne au climat rude : les Polonais qui ont décidé de continuer la lutte aux côtés des Britanniques ont été recrutés partout où c'était possible, et en particulier parmi les émigrés en France, souvent mineurs de fond, ce qui ne prédispose pas aux combats en montagne sous un climat polaire... Eux ont été engagés au sud du terrain d'opérations face au II/139e RIM du commandant Haussels (Mait'Jean emploie le mot allemand « *major* » : vieux débat entre nous !)

Débarqués au début de mai, ils vont être pour le gros des effectifs engagés dans le secteur Sud, aux côtés du 12e BCA et de la brigade britannique des « Guards » qui ne se distinguera d'ailleurs guère (bien noter : britannique et non anglaise car un bataillon était irlandais, l'autre écossais et le dernier gallois...). Soit dans la presqu'île d'Ankenes, au Sud du Beisfjord. Face aux troupes alliées : essentiellement de petites patrouilles de « matelots-skieurs » !

En effet ces hommes des plaines de l'Allemagne du Nord se sont vite reconvertis grâce à des « planches » de réquisition... Leur effectif ne leur permet bien sûr pas de s'opposer au débarquement sur la plage de Haakvik et ils vont devoir se contenter de « jalonner » l'avance de l'ennemi. Celui-ci s'est emparé sans peine de la bourgade même d'Ankenes, séparée de Narvik par le Beisfjord, étroit bras de mer entre les deux presqu'îles. Mais sa progression ne sera pas de tout repos : avec des mitrailleuses nor-



végiennes de récupération, le sous-lieutenant Mungai, à la tête de l'effectif d'une section composée pour partie de marins sans bateaux, pour l'autre d'artilleurs anti-aériens sans canons, va bloquer provisoirement l'avance des Britanniques avant de les poursuivre sur une demi-douzaine de kilomètres... à skis.

Néanmoins la disproportion des forces est telle que les Alliés, représentés à partir du 17 mai essentiellement par les Polonais du général Bohusz-Szyszko qui prend le commandement de l'ensemble, progressent lentement, non sans mal mais inexorablement, vers le Sud-Est dans l'intention de tourner les (maigres) troupes tenant encore la presqu'île de Narvik.

Et la Légion ?

Elle est représentée par sa 13e demi-brigade. Celle-ci a été constituée en vue d'intervenir en Finlande : en effet, profitant de la « neutralisation » du Reich à son égard grâce au pacte germano-soviétique du 23 août 1939, Staline (comme son homologue Hitler) a entrepris de reconquérir les territoires perdus à l'issue de la Première guerre mondiale. L'énorme disproportion des moyens entre les deux pays fait qu'après une résistance acharnée lors de la « **Guerre d'Hiver** », la Finlande doit demander un armistice. « La Treize », qui a été formée et équipée pour être engagée sous un climat polaire, est toute désignée pour la Norvège et y débarque près de Bjervik, au fond du Herjanfjord, aux premières heures du 13 mai.

Mais cette fois il s'agit d'un débarquement

¹⁰ Le public confond souvent troupes de montagne et sports d'hiver... Le gros des chasseurs alpins combat comme une infanterie classique engagée sur un terrain particulier, et au mieux dispose de raquettes à neige en hiver. Les skieurs sont une élite regroupée dans une SES par bataillon.

¹¹ Pour ceux qui s'étonneraient de l'emploi du terme « compagnie » plutôt qu'« escadron » je rappelle qu'au début de la Seconde guerre mondiale les blindés français se trouvaient répartis entre des unités de Cavalerie ou de Chars.



de vive force, après préparation par les canons de la Navy : le bourg de Bjervik est pris, mais non sans mal et sans pertes. Appuyés par les chars légers H 35 de la 342e compagnie ¹¹ autonome (dont le terrain privera rapidement de la collaboration) les légionnaires du lieutenant-colonel Magrin-Vernerey occupent à leur tour le camp d'Elvegaardsmoen. Les troupes du Reich – souvent des marins – se replient dans la montagne.

Dans les combats de Norvège la 2e compagnie perdra tous ses officiers, tués ou blessés : la visite du cimetière militaire voisin est impressionnante.

Bien que souvent cité, il faut ici rappeler ce fait d'armes : « **...quatre Légionnaires voyant leur section arrêtée par le tir d'une mitrailleuse, s'élancent sur cette arme, le premier et le second sont tués à moins de 50m de la pièce ; le troisième devant la pièce, le quatrième, le Légionnaire RODRIGUEZ abat, à coup de crosse, les servants de l'arme...** » (*Historique de la 13° D.B.L.E. -ronéotypé*)

C'est alors que les forces allemandes, épuisées par plus d'un mois de combats dans des conditions éprouvantes, vont recevoir quelques renforts, par voie aérienne forcément : le 14 mai l'effectif d'une maigre compagnie de parachutistes largué sur une DZ (« Drop Zone » dans le langage des aéroportés français), hérissée de rochers, improvisée à proximité de la frontière

suédoise et de la voie ferrée. Je n'aurais pas aimé y sauter. Du moins, à ce moment l'épaisseur de neige devait-elle amortir les chutes, mais il y a eu de la « casse » à la réception au sol. Mieux : début juin ce sera deux compagnies du 137e régiment d'infanterie de montagne qui y feront leur premier saut après un bref entraînement au sol ¹². Elles seront réparties entre le Nord et le Sud de la presqu'île de Narvik et arriveront sur leurs positions le 27 mai en chantant « *Edelweiss* »...

Ces maigres renforts ne permettent pas à Dietl de retourner la situation, et il doit progressivement raccourcir sa « ligne de front » (si l'on ose dire, car elle comportait de larges intervalles entre ses troupes), se rapprochant lentement de la frontière suédoise.

Ceci malgré une défense acharnée. Ainsi près d'Ankenes où le 24 mai neuf « Gebirgsjäger » de la 8e compagnie tombent les uns après les autres en brisant l'assaut d'une compagnie polonaise jusqu'à la contre-attaque menée par un sous-lieutenant... à la tête de sept chasseurs ! Les Polonais s'acharnent, et dans la nuit du 27 au 28 mai, après préparation par un bombardement naval, repartent à l'assaut en force. Mais ils sont rejetés de la cote 295 qui surplombe l'agglomération et où se trouvait le poste de commandement de leur général. Ceci n'est qu'un répit, aussi la 8e Cie du 139e RIM doit rembarquer ses survivants par le port de Beisfjord, au fond du fjord du même nom. Ils sont couverts depuis le sommet voisin du Skavtva (cote 650) par trois hommes autour d'une arme automatique sous le commandement de l'adjudant-chef Hausotter, bientôt blessé : les Polonais concentrent leur feu sur cette position remarquable. Après avoir tiré leurs dernières cartouches, les chasseurs décrochent et portent leur chef pendant dix heures avant de le déposer au poste de secours de Sildvik.

Le 31 mai, c'est dans le secteur Nord et aux Norvégiens que la cote 620 est âprement disputée par la 2e compagnie du 138e RIM : à court de munitions, et alors que l'ennemi va submerger la position, ses hommes contre-attaquent à la baïonnette et le repoussent.

Sur la rive Sud du Rombakfjord les légionnaires, au prix de lourdes pertes, progressent le long de la voie ferrée – la « **route du fer** » – et enlèvent la gare de Straumnes. Mais la frontière, avec la zone de saut proche de Bjørnfjell et le quartier général de Dietl installé à Spinkop, est encore loin. Et bien sur leurs adversaires ne leur facilitent pas la tâche : les marins allemands envoient deux



¹² En quelque sorte des précurseurs des légionnaires du 3e régiment étranger d'infanterie volontaires pour sauter sur le camp retranché de Dien-Bien-Phu en 1954. Le 3e REI était d'ailleurs largement composé d'anciens de la Wehrmacht.

¹³ Tant pis si je suis accusé d'écorner un « mythe glorieux », mais « les faits sont têtus » : hormis dans les Alpes face aux Italiens, l'Armée française a été défaite partout ailleurs, aussi s'est-elle drapée dans la « victoire de Narvik ». Or elle n'a participé à celle-ci qu'à travers deux demi-brigades (plus les appuis) dans un dispositif comptant une brigade britannique et une polonaise plus une division norvégienne renforcée d'un bataillon, la Navy et la Royal Air Force fournissant tous les moyens navals et aériens. Et le choix de Béthouart est équivoque : je le soupçonne d'avoir voulu passer à la postérité (et d'abord immédiate) comme « le vainqueur de Narvik ». C'est au mieux une « victoire à la Pyrrhus ».



wagons piégés bourrés d'explosifs. Si les dégâts se relèveront limités (un mort) l'effet psychologique – positif ou négatif selon le camp – sera lui notable. En revanche, le 5 juin, ce sera sans intention (et pour cause : il contenait des documents du plus haut intérêt tactique !) que les paras du capitaine Walther laisseront un autre wagon aux freins mal serrés rejoindre ceux d'en face... Mais à cette date « **les jeux étaient faits** » comme nous allons le voir.



Dans la nuit un déluge de projectiles s'abat sur ce qu'il reste des positions allemandes : mais c'est pour couvrir le rembarquement. Dans le même temps les Alliés procèdent à la destruction de ce qui pouvait rester d'utilisable dans le port de Narvik.

La 6^e division du général Fleischer lance une dernière attaque (violant au passage la neutralité suédoise...) pour couvrir le repli. Mais les Norvégiens

sont désormais les seuls à continuer à se battre... et le 8 leur parvient l'ordre de démobilisation des armées royales. Le Lt-col Dahl lui passera en Angleterre pour continuer le combat.

Le 2 juin l'ambassadeur du Royaume-Uni avait averti le Roi et son gouvernement de la décision d'évacuation qui sera exécutée le 7 juin.

Selon « La Saga de Narvik » le général Fleischer se serait agenouillé pour supplier Béthouart de ne pas l'abandonner. « **J'ai des ordres impératifs** » aurait déclaré celui-ci. Il s'embarquera le 7 juin à minuit.

De ceci Dietl n'était pas informé et il attendait la fatale offensive alliée.

Qu'il ne se voyait pas en mesure de contrer malgré un renfort de parachutistes largué le même 7 juin : ils étaient vingt-six... Plus le colonel Meindl qui commandait le 112^e régiment d'artillerie de montagne lequel comptait... quatre canons de 75 sur place. C'était aussi son premier saut, mais pas le dernier : ceci est une autre histoire.

Dans la matinée du 8 juin les troupes allemandes jusque-là au contact signalent que l'ennemi se replierait. Dietl, méfiant, ordonne une progression prudente. La Luftwaffe elle signale les nombreux mouvements de navires à la sortie de l'Ofotenfjord. Les Norvégiens eux se dirigent vers le Nord.

Les Alliés jouent de malchance : dans la nuit du 7 au 8, au large, le porte-avions *Glorious* est coulé, avec les deux destroyers qui l'escortaient, par les « cuirassés de poche » *Scharnhorst* et *Gneisenau*.

Les troupes allemandes réoccupent Narvik le 9 juin et le 10 les norvégiennes signent leur capitulation au QG de Dietl à Spionkop.

Au dessus de la ville, au sommet du Fagernesfjell, flotte à nouveau le *Reichskriegsfahne*.

Capitaine (h) L-C Gautier

Ancien de la 2/13^e DBLE

Brevet Parachutiste n° 235756

Car le 10 mai les forces du Reich avaient envahi la Belgique, le 13 franchi la Meuse, et par un gigantesque « coup de faux » acculé les armées franco-britanniques à la Mer du Nord. Et du 29 mai au 4 juin les Alliés rembarquaient ce qu'ils pouvaient de troupes à Dunkerque, abandonnant tout leur matériel : dans un tel contexte leurs forces guerroyant au-delà du Cercle Polaire étaient en quelque sorte « hors jeu »... Par ailleurs, si les Britanniques avaient toujours la maîtrise de la mer, les Allemands avaient désormais celle de la terre norvégienne et faisaient, lentement du fait du terrain, mais sûrement, remonter des troupes vers le Nord pour dégager Narvik.

Aussi le repli des forces alliées aventurées dans le grand Nord est-il décidé.

Néanmoins le général Béthouart plaide pour la prise préalable de la ville, argumentant qu'elle est nécessaire pour couvrir le rembarquement. Et il obtient satisfaction¹³.

L'attaque finale commence donc le 27 mai par un bombardement des positions allemandes, obligeant les troupes à s'abriter dans les tunnels de la voie ferrée. À minuit une opération amphibie est lancée à travers le Rombakfjord avec encore les deux bataillons de la 13^e DBLE, plus un norvégien, tandis que l'étau se referme – lentement – au Nord et au Sud. Et au soir du 28 mai Béthouart accompagné de son état-major peut débarquer sur la plage d'Ornest et rejoindre Narvik évacué par les Allemands et occupé (libéré) par les soldats du roi Haakon.

Ceci n'empêche pas les combats de se poursuivre (certains aspects en ont été évoqués plus haut) alors que les forces allemandes reculent pied à pied mais que Dietl se voit déjà inéluctablement acculé à la frontière suédoise.

Les Norvégiens en particulier se battent avec acharnement, s'imaginant proche la victoire finale.

Ils n'en seront plus déçus.

Le 7 juin au soir, le lieutenant-colonel Dahl, qui s'apprêtait à lancer son bataillon à l'attaque, apprend que l'offensive est décommandée.

- **NDLA** : Le lecteur amateur d'anecdotes intimistes pourra se reporter à mon éditorial « Objectif Narvik (mai-juin 1989) » du n° 5 (mars 2003) du Bulletin de l'AAJM.



La Saga des Alpes dans la Résistance

”Il entre à jamais dans le domaine du grand vent et des cimes ...”) Un officier d’Alpins est parti pour le grand voyage vers les sommets inconnus, plus près du soleil ».

Ces quelques mots ont été dédiés à mon Camarade le lieutenant Yves Guichard, du 6^e BCA, mort en montagne le 26 août 1983. Jean Mabire a voulu évoquer ainsi, dans les dernières lignes de son livre *Chasseurs alpins* (Presses de la Cité, 1984) la mémoire d’un frère d’armes, lui qui fut lieutenant au 12^e BCA, chef d’un commando de chasse sur la frontière tunisienne pendant la guerre d’Algérie (son récit *Les hors-la-loi*, Robert Laffont, 1968, rééd. sous le titre *Commando de chasse*, Presses de la Cité, est largement autobiographique).

Quand je préparais mon livre *La bataille du Vercors*, à l’occasion d’un séjour dans mon chalet près de Lans en Vercors, Jean me proposa d’aller faire une visite de courtoisie à Varcès, au pied du Vercors, où le 6^e BCA avait ses quartiers. Le hasard avait voulu que j’avais croisé quelques jours auparavant un groupe du 6^e BCA en train de crapahuter sur un sentier de chèvre fort escarpé dominant la vallée du Drac. Le jeune sous-lieutenant qui emmenait ainsi ses gars avait été étonné de rencontrer un pékin dans ces parages inconfortables pour les touristes mais, après avoir lié conversation, il apprit que je reconnaissais ainsi un itinéraire emprunté pendant la guerre par les troupes alpines allemandes donnant l’assaut au plateau du Vercors, avant de livrer des combats que je voulais raconter dans un livre que je préparais. Est-ce mon physique, ma tenue, mon vocabulaire ? Il comprit vite que nous étions de la même « famille ».

Impression confirmée lorsque nous fûmes reçus, avec Jean, à Varcès par le chef de corps du 6^e BCA, qui avait lu le livre *Chasseurs alpins*, tout comme nombre de ses officiers et sous-officiers. L’ambiance fut chaleureuse, disons même fraternelle. La visite de la salle d’honneur du Bataillon fut aussi instructive qu’émouvante.

Hasards de la vie : alors que le médiéviste que je suis n’avait jamais rédigé d’ouvrage portant sur l’Histoire contemporaine, même si celle-ci m’a toujours passionné, à l’occasion d’un dîner dans l’appartement parisien de Jeannine Balland, animatrice très active des Presses de la Cité et qui avait à ce titre édité plusieurs

livres de Jean, dans la collection « *Troupes de choc* », la conversation vint sur les attraits de la montagne. Jean mentionna que je crapahutais souvent dans le Vercors et qu’il m’avait parfois accompagné. Et, sans m’en avoir averti, Jean glissa benoîtement à Jeannine : « **Il manque un titre dans la collection « Troupes de choc », consacré aux combats du Vercors pendant la seconde Guerre mondiale...** ». Erwan Bergott, compagnon de Jeannine, devenu après une brillante carrière militaire (para et légionnaire, une promotion de Saint-Cyr porte son nom) auteur aussi talentueux que prolifique

(son livre *2^e classe à Dien Bien Phu* a été un grand succès) approuva chaudement. Alors Jeannine, se tournant vers moi : « **Pierre, vous êtes l’homme de la situation. Faites-nous un beau livre sur le Vercors** ». Je ne m’attendais pas du tout à une telle proposition (je soupçonne Jean d’avoir bien préparé son coup...). J’hésitais quelques secondes, puis le défi me parut sympathique à relever. Après tout, cela me sortirait de mes interminables travaux sur les Templiers...



Ce que je ne pouvais faire pour mes Templiers, fréquenté à travers des documents d’archives remontant aux XII^e et XIII^e siècles, je pouvais le faire avec le Vercors : commencer par rencontrer, pour entretien et recueil de témoignages, des hommes ayant vécu l’aventure du Vercors. Dès mes premières investigations, je constatais combien les Chasseurs alpins avaient joué un rôle déterminant dans l’aventure du Vercors. D’abord parce que celle-ci s’est déroulée dans un cadre grandiose, les Alpes, terrain idéal pour organiser cette guerre peu conventionnelle qu’est la guerre de partisans. Une guerre à laquelle se sont remarquablement adaptés des officiers de tradition comme Jean Vallette d’Osia. Celui-ci, ayant reçu dans l’armée d’armistice le commandement du 27^e bataillon de chasseurs alpins, basé à Annecy, a entrepris immédiatement de soustraire à l’ennemi le maximum d’armement, en prévision du jour où l’on pourra reprendre la lutte. Il réussit ainsi à « planquer » deux cent tonnes de matériel... D’autres ont eu le même réflexe à Grenoble, où, lorsque le commandant Albert de Seguin de Reyniès a réuni ses hommes du 6^e bataillon de chasseurs alpins, le 28 novembre 1942, suite à la dissolution de l’armée d’armistice, il leur a fait comprendre que ce n’était qu’un au revoir...



Et en effet, quand va s'organiser la Résistance au sein du Vercors, les anciens des troupes alpines, officiers, sous-officiers et hommes de troupe, seront précieux pour encadrer, former, entraîner des jeunes gens, souvent venus des villes, pleins de bonne volonté mais totalement inexpérimentés (beaucoup vont arriver avec des vêtements et des chaussures de citadins... et vont découvrir que dans le Vercors, en hiver, il y a de la neige, beaucoup de neige, et qu'il y fait froid). Il va falloir aussi leur inculquer le B.A.BA des règles du combat clandestin, d'autant qu'ils n'ont jamais touché une arme. Mais le premier impératif est de leur trouver un lieu de « villégiature ». Ils sont donc dirigés vers les maquis, dont le premier a été installé, dès décembre 1942, dans la ferme d'Ambel, perdue dans les alpages couverts de neige. Elle appartient à un exploitant forestier, ancien officier de chasseurs alpins. Se faisant appeler « capitaine Fayard », il prend en main la formation des « bleus ».

Avec la naissance du STO nombre de jeunes « touristes » affluent dans le Vercors. Il faut donc créer de nouveaux camps : C2, C3, C4, C5, C6, C7, C8. Le ravitaillement n'est pas le moindre souci des organisateurs. Mais ils peuvent compter sur l'aide des paysans.

Cependant la survie des maquisards n'est pas une fin en soi. Il faut se préparer à la bataille qui va éclater un jour ou l'autre au sein du Vercors puisque ce bastion de la Résistance a été conçu par ses initiateurs pour jouer un rôle actif quand se déclenchera l'offensive alliée tant attendue. C'est dans cet esprit qu'Albert Seguin de Reyniès, devenu chef militaire des forces de la Résistance dans le département de l'Isère entend reconstituer le 6^e BCA. Son 6^e BCA... Pour ce faire, il a choisi le cadre de Mallevial, petit village niché au creux d'un vaste amphithéâtre de verdure cerné de hautes falaises, au-

quel on ne peut accéder, depuis la vallée de l'Isère, que par les étroites gorges du Nan, faciles à verrouiller. Le camp de Mallevial est confié au lieutenant Eysseric, secondé par d'anciens chasseurs alpins, qui fait en sorte d'imprimer à sa petite troupe le style chasseur (les hommes portent fièrement la « tarte » des chasseurs ornée d'un cor de chasse) après avoir écarté des éléments douteux (dont certains avaient été recrutés par l'ecclésiastique qui devait se faire connaître plus tard sous le nom d'Abbé Pierre).

Le tonnerre va tomber sur Mallevial le 29 janvier 1944. À l'aube de ce jour, une forte colonne motorisée s'engage dans les gorges du Nan. Un poste de guet y a été installé au Pont du Moulin, occupé par quatre hommes chargés de donner l'alerte en cas de danger. Celui-ci se révèle par un bruit de moteurs qui va croissant et l'un des maquisards se précipite sur le téléphone destiné à faire la liaison avec Mallevial. Mais l'appareil reste désespérément muet : pas de tonalité. Quand il se décide enfin à fonctionner il est bien tard : les Allemands arrivent déjà devant le moulin et ses occupants n'ont d'autre ressource que





de vider chargeur sur chargeur. Au moins les camarades de Mallevall seront alertés par les détonations... Trois des défenseurs du moulin vont trouver la mort, le quatrième réussissant à s'enfuir par l'arrière du bâtiment.

À Mallevall, le lieutenant Eysseric a immédiatement compris ce qui se passait et donné l'ordre de dispersion à ses hommes. Ceux-ci s'échappent vers les hauts, pour fuir le piège qu'est devenu le village. Mais au cours de la nuit précédente les Allemands ont occupé en silence les crêtes environnantes et ce sont des rafales meurtrières de MG 42 qui accueillent les fuyards essoufflés, abattus avant de comprendre ce qui leur arrivait. Quand les Allemands repartent, ils laissent derrière eux trente-quatre cadavres et un village en flammes, en application des ordres donnés par le général Karl Pflaum, pour éliminer tout refuge utilisable par les « **terroristes** ».

Quand, quelques jours plus tard, arrive à Mallevall l'adjudant Féret, du 6^e BCA, envoyé par de Reyniès pour rendre compte des dégâts, il ne peut que constater le désastre.

Mais la flamme du 6^e BCA ne peut pas, ne doit pas mourir. Elle est ranimée par l'adjudant-chef Chabal, secondé par l'adjudant-chef Feret et le sergent Barral ¹. Ces hommes, présentés par Pierre Tanant (« capitaine Laroche ») à Thivollet ², font sur celui-ci une excellente impression. Ils vont pouvoir apporter leur expérience d'Alpins aux hommes de Thivollet, peu familiarisés avec la vie en montagne. Chabal a voulu que ses hommes portent la tenue bleue des chasseurs alpins, avec l'insigne du 6^e BCA, le cor à l'hirondelle. Ils reçoivent l'honneur de protéger le PC du capitaine Thivollet.

L'organisation militaire du Vercors s'étouffe progressivement. A cet égard, les liaisons radio avec Londres sont déterminantes, ne serait-ce que pour l'organisation de parachutages fournissant aux maquisards les armes tant attendues sans lesquelles ils se sentent « tout nus ». D'où le rôle décisif joué par le radio Pierre Lassalle ³ (alias « Benjamin ») qui s'installe, avec son matériel, dans la ferme Callet, au hameau de la Matrassière, sur la commune de Saint-Julien, c'est-à-dire au cœur du Vercors. Quand, le 18 mars 1944, les Allemands, bien renseignés (la trahison est une des plaies des maquis...) encerclent la Matrassière, il réussit à s'échapper, au prix d'un long périple dans un paysage couvert d'une neige épaisse. Devenu, après la guerre, président des Anciens du Vercors, Pierre Lassalle m'a fourni de précieux contacts pour recueillir les témoignages, inédits, de survivants.

Le commandement militaire de la moitié nord du Vercors a été confié à un Alpin aguerri, le capitaine Costa de Beauregard ⁴ (il sera nommé commandant en juin 1944), « Durieu » dans la résistance. Son seul souci est de donner une formation militaire convenable aux maquisards qui en manquent cruellement : lecture de la carte d'état-major, utilisation de la boussole,



manement des quelques armes dont on dispose (mais les parachutages vont améliorer les choses), adaptation à un terrain qui se prête magnifiquement aux techniques de guérilla. Quand il entraîne les hommes dans d'interminables crapahuts, il est toujours en tête.

Un tel entraînement s'avèrera bien utile quand la guerre, au plein sens du mot, s'invite dans le Vercors, en juin 1944. En contradiction absolue avec le Plan Montagnards conçu par ses initiateurs (déclencher des opérations de commandos quittant le Vercors quand se produirait le débarquement allié en Provence) les ordres de mobilisation du Vercors sont lancés par la radio de Londres dès le débarquement en Normandie, le 6 juin. Dramatique erreur, qui aura de funestes conséquences.

Car l'armée allemande, qui se doutait bien que quelque chose se mijotait contre elle dans le Vercors, voit ses soupçons confirmés quand un immense drapeau tricolore, visible depuis Grenoble, est déployé à Saint-Nizier. Et puis il y a tous ces groupes de civils qui gagnent à pied, en vélo, en voiture ou camion par les routes venant de Sassenage ou Fontaine, le plateau du Vercors.

Le 13 juin, la Wehrmacht déclenche l'assaut contre les Français défendant la route de Saint-Nizier, parmi lesquels les chasseurs de Chabal apportent leur expérience et leur allant (ils sont arrivés en chantant la Marseillaise...). Ils utilisent au mieux les deux fusils-mitrailleurs qu'ils ont apportés ainsi que des grenades gammons, artisanales mais très efficaces. A l'issue d'une dure journée de combat les Français relèvent douze morts et six blessés. Mais les Allemands ont eu eux aussi de la casse.

Le surlendemain les Allemands relancent l'assaut. Après de très durs combats Costa de Beauregard, voyant le risque d'être encerclés, ordonne le repli. Chabal sera le dernier à quitter sa position de combat. Désormais les Allemands contrôlent une partie de la moitié septentrionale du Vercors, au nord de Villard de

Lans. Mais dans le nord-ouest du massif Costa de Beauregard fait appliquer à ses hommes les principes de la guérilla : se fondre dans le paysage, exploiter les cachettes naturelles si fréquentes dans le Vercors, pour attendre patiemment le bon moment pour frapper l'ennemi.

Ce style spartiate contraste avec l'atmosphère qui règne à Saint-Martin, baptisée pompeusement « **capitale de la République du Vercors** » et où s'est installé un état-major renouant avec le goût de la parasse administrative chère à l'armée française. Sans oublier des prises d'armes qui font sourire beaucoup de maquisards peu portés sur ce genre de folklore. Mais certains officiers sont très attachés au respect de certaines traditions, comme le port d'un uniforme réglementaire. Leurs vœux sont comblés lorsque la « récupération » de tenues sauvées par un ancien major du 6^e BCA permet d'habiller en bleu marine deux compagnies de chasseurs. La chose tombe bien car avec l'accord d'Alger sont officiellement reconstitués au Vercors le 11^e Cuirassiers, le 6^e BCA, le 12^e BCA et le 14^e BCA. À la Chapelle en Vercors le 14 juillet est fêté en grande liesse, avec débauche de drapeaux tricolores, défilé militaire et discours patriotiques. Ce même jour soixante-douze forteresses volantes viennent larguer à Vassieux, sur un terrain protégé par une compagnie de chasseurs, des containers





(entre quinze et vingt pour chaque avion) suspendus à des parachutes bleus, blancs et rouges... Mais la fête est compromise par des chasseurs allemands, venus du terrain proche de Chabeuil, qui mitraillent les camions venus charger les containers.

Déjà la veille, Vassieux a reçu une dizaine de bombes, qui ont fait cinq morts et quinze blessés, tout comme La Chapelle en Vercors, où il y a de gros dégâts. A l'évidence les Allemands prennent au sérieux le bastion du Vercors et n'entendent pas le laisser tranquille. Ils ont décidé de mettre le paquet : parmi les troupes rassemblées pour donner l'assaut au Vercors il y a, entre autres, quatre bataillons de *Gebirgsjäger* (« **Chasseurs de montagne** », l'équivalent de nos Alpains) et deux batteries d'artillerie de montagne. Des effectifs importants sont prévus pour boucler le Vercors et donc interdire aux résistants français de s'en échapper. Enfin sont mobilisés les éléments aéroportés du *kampfgruppe Schäfer*.

Au matin du 21 juillet Maquisards et habitants de Vassieux entendent un vrombissement qui se rapproche. « **Les Anglais ! Les Anglais arrivent !** ». Enthousiasme de courte durée car ce sont des planeurs allemands qui arrivent, dont les occupants investissent Vassieux. Les Français, parmi lesquels soixante hommes du 14^e BCA, essayent vainement de les repousser. Les efforts déployés pendant trois jours par les Français vont s'avérer vains : les Allemands restent maîtres du terrain.

Dans le nord du Vercors, Costa de Beaure-

gard commande désormais un solide 6^e BCA : 650 officiers, sous-officiers et chasseurs, qui ont pleine confiance en leur chef. Le 20 juillet, présentant l'offensive allemande comme imminente, il installe son dispositif sur la ligne de crête qui domine le plateau de Lans, par où vont forcément passer les Allemands voulant gagner le sud du Vercors. Effectivement, les chasseurs aperçoivent pendant la nuit une longue colonne de mulets, chargés de munitions et d'armes lourdes, une lanterne accrochée à leur bât, sur la route venant de Saint-Nizier et conduisant à Villard de Lans. Costa fait

descendre ses hommes sur les pentes boisées qui dominent la route et donne ses instructions : au signal (un coup de revolver), feu à volonté pendant une minute puis repli immédiat. Sage manœuvre car les Allemands, la première surprise passée, déclenchent un feu intense. Costa donne à ses sections l'ordre de dispersion dans la forêt car, maintenant, il faut survivre, en exploitant au mieux le relief tourmenté. Plus que

jamais Costa applique le principe qui lui est cher : *frapper et disparaître*. Un principe qui va sauver les hommes qui dépendent de lui alors que, partout ailleurs dans le Vercors, les positions françaises s'effondrent sous les coups de boutoir de l'ennemi.

L'état-major français a toujours été persuadé que les Allemands voulant pénétrer dans le Vercors ne pourraient jamais arriver de l'est, car là se dresse une façade de hautes falaises, dominant la vallée du Drac et le Trièves, jugées infranchissables. C'est pourquoi sur les Pas





(cols jalonnant, à haute altitude, la ligne de crête) ont été disposés quelques hommes. Pour le principe... C'était oublier que l'armée allemande dispose de Chasseurs de montagne pour qui un terrain même très abrupt est une aire de jeu familière. Les Allemands appliquent un principe bien connu des Alpains : il faut tenir les hauts. Ce qu'ils font, ce qui leur permet de dominer les défenseurs des Pas et de les éliminer rapidement (au Pas de la Balme, qui domine Corrençon, sept chasseurs du 12^e BCA vendent chèrement leur peau).

Il faut maintenant, pour les Allemands, prendre le contrôle du centre du plateau du Vercors, où s'étire la route Saint-Julien – Saint Agnan, passant par Saint-Martin où Huet⁶, le chef militaire du Vercors, a établi son PC. Mais la route normale, passant par les gorges de la Bourne, a été coupée par les maquisards qui ont fait sauter le pont de la Goule Noire. Les Allemands doivent donc emprunter, pour rejoindre Saint-Martin, une route forestière, étroite et tortueuse, passant au-dessus du hameau de Valchevière, ayant abrité au Moyen Âge un prieuré de moines Antonins, consacré à soigner les malades souffrant du terrible « mal des ardents ».

Pour bloquer l'avance des Allemands, le responsable du secteur – l'écrivain talentueux Jean Prévost⁷, devenu le combattant « capitaine Goderville » – peut compter sur le lieutenant Chabal, dont la calme détermination inspire à ses hommes du 6^e BCA une confiance totale. Il a fait installer des barrages d'abattis et s'installe, au centre du dispositif, au Belvédère,

une plate-forme qui offre une vue panoramique sur les forêts environnantes. Il a sous ses ordres quatre-vingt-deux hommes. Il place en avant de son dispositif, pour surveiller la route qui monte de Villard-de-Lans, la section du lieutenant Passy, jeune polytechnicien qui tient à montrer qu'il peut faire autre chose que de résoudre de savantes équations. Dans l'après-midi du 22 juillet apparaissent les premiers uniformes feldgrau. Mais les assauts qu'ils lancent se heurtent aux ripostes efficaces des Alpains et ils n'insistent pas. Mais ils profitent de la nuit pour s'approcher au plus près des positions

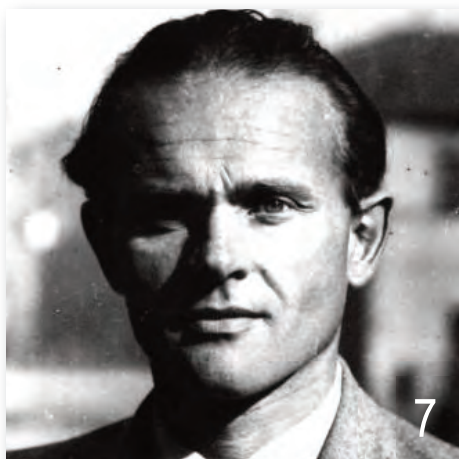
françaises. Et le 23 juillet, après avoir anéanti la section Passy, les soldats allemands – Tyroliens et Bavares pour la plupart – encerclent le dispositif de Chabal. Celui-ci, calmement, la pipe aux lèvres, tire au bazooka. Vingt-sept fois, jusqu'à épuisement des munitions. Puis il s'écroule, frappé à mort.

Quelques survivants réussissent à s'échapper dans les bois.

Le 23 juillet, à 16 heures, partent les ordres

de dispersion pour tout le Vercors : éclater en petits groupes qui devront nomadiser et se dissimuler en attendant des jours meilleurs. Certains chasseurs, tentés par la perspective de s'échapper du Vercors, tentent de gagner des lieux plus paisibles. Illusion car les Allemands surveillent les issues du massif. Beaucoup tomberont. Les autres participeront aux combats de libération du Dauphiné et du Lyonnais.

Pierre Vial





Les Hors-la-Loi ou le Commando de Chasse

Les *Hors la Loi* est le cinquième livre de Jean Mabire sur la bonne centaine qu'il a écrit. Cet ouvrage est paru en 1968, soit neuf années après son expérience guerrière en Algérie. Si ce livre est un roman, il est basé sur des faits réels que Jean Mabire a vécus ou observés. Les lieux où l'action se déroule sont rendus sur la carte figurant au début de l'ouvrage, seuls les noms changent. Mais pourquoi l'auteur a-t-il changé le nom initial des *Hors la Loi* en *Commando de chasse* qui fut le second tirage en 1975 ?

D'abord, reconnaissons qu'en 1968, Jean Mabire était peu connu dans le monde de l'édition, il s'était engagé, avant l'épisode algérien sur la voie du journalisme, il continu son retour mais quitte *La presse de la Manche* pour s'engager, auprès de **Philippe Heduy** dans un journal de la presse de droite, le mensuel *L'Esprit Public* dont certains se souviennent puis, en 1965 il rejoindra **Dominique Venner** pour travailler avec lui dans le mensuel *Europe Action* mais ceci est une autre histoire.

Le fait est que l'on peut considérer que sa carrière d'écrivain romancier ne débutera réellement qu'à partir de 1970, même si auparavant il avait sorti, outre les *Hors la Loi*, deux excellents livres : *Drieu parmi nous* et *L'écrivain la politique et l'espérance*. La sortie des *Commandos de chasse* correspond en fait à un phénomène, ce phénomène est que Jean Mabire a pris sa place dans l'édition avec un thème aujourd'hui tabou, celui des troupes d'élite de la Waffen SS.

En 1972 il sort une première histoire de celle-ci, mais c'est surtout en 1973 et les deux années suivantes, qu'il perce avec sa trilogie sur l'histoire des SS français qui est le résultat d'une longue enquête. C'est pourquoi les presses de la cité, lui demande sa coopération et qu'il y fera ressortir en 1975 ses *Commandos de chasse*, sans doute plus parlant comme titre que les *Hors la Loi*.

Commando...

Parce que les commandos, surtout depuis le second conflit mondial, on connu une notoriété certaine, nous avons cherché les origines de ce terme. Il semble qu'il ait désigné, au Portugal une troupe d'une centaine d'hommes diri-

gée par un commandant (commandante = chef) destiné à exécuter des coups de mains à l'arrière des ennemis, cet emploi serait daté de la fin du XVIII^e siècle.

On retrouve fin du XIX^e ce terme employé par les Boers lors de leur guerre contre les anglais. Le grand spécialiste de l'Afrique qu'est **Bernard Lugan** a déjà conté par le menu, l'histoire de ces européens : Hollandais, Allemands et Huguenots français expatriés là bas en Afrique du sud qui, par une volonté farouche de travail, développèrent en particulier ces terres en y important l'élevage, l'agriculture et la viti-culture, ceci au XVII^e époque à laquelle les anglais héritent de cette colonie. Naturellement ils arrivent avec leurs lois et leur langue ce qui déplait fortement au Boers qui se sentent opprimés et remontent du sud vers le nord afin d'y créer les républiques libres du Transvaal et

d'orange. L'Angleterre, avec opiniâtreté continuent leur opération d'annexion des territoires au dépend des Boers et la guerre éclate en 1899, elle ne prendra fin qu'en 1902 au prix de dizaines de milliers de morts chez les Boers, femmes et enfants enfermés dans des camps de la mort lente, prémices des camps de la mort nazis ou des goulags. Pendant ces huit années, celles précédentes la guerre et celle-ci, interviennent les commandos Boers, car ils ont repris l'expression à leur compte.

Il s'agit de groupes d'une centaine d'hommes montés car les Boers, paysans, sont d'excellents cavaliers et d'excellents tireurs. Ils harcèlent les troupes anglaises et se réunissent si nécessaire en une troupe importante si le besoin s'en fait sentir. Lorsque les Boers mènent des raids, ils sont vainqueurs mais au niveau de la défensive, ils sont inférieurs aux anglais quoique, pas toujours. L'avantage des Boers, et sans aucun doute ce qui qualifiera les commandos du futur, est qu'ils sont : *souples, félins et manœuvriers*, formule chère au général Bigeard mais la brutalité et la force des anglais obligera ce peuple courageux à abdiquer et devenir sujets Britanniques.

Nous retrouvons le terme de commandos au tout début de la seconde guerre mondiale chez les britanniques qui créent des unités très mobiles, particulièrement entraînées moralement, physiquement et techniquement sur le plan militaire, afin d'effectuer des coups de mains chez l'ennemi en Europe ou en Afrique, dans le but de rechercher le renseignement et de porter, à leur niveau, des coups sensibles,





particulièrement au niveau des infrastructures : Frapper vite et bien et se retirer. Cette formation est le principe de petites unités très mobiles et super entraînées. Des français en profiteront et des commandos naîtront, en particulier les commandos marine du commandant Kieffer dont les 177 hommes seront en tête du débarquement le 6 juin 1944 puis en Afrique avec la formation des commandos, d'Afrique, de France, de Cluny, de Provence et le commando de choc qui participeront au sein de la 1^{re} Armée française au débarquement en Provence, à la campagne de France et à l'invasion de l'Allemagne. Nous n'oublions naturellement pas les SAS (*Special Air Service*) Nos parachutistes de la France Libre, les premiers à toucher le sol de France dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, ainsi que les Jedburghs.

Dans la foulée, survient l'intervention qui deviendra guerre en Indochine.

Au début de cette intervention française afin de réaffirmer sa puissance sur les territoires indochinois, des troupes sont acheminées d'abord dans le sud. Au sein de ses troupes, on trouve un commando fameux, celui de Ponchardier qui, malgré de grosses pertes, fera un travail énorme, également le commando de choc. Ces deux commandos seront utilisés comme troupes d'assaut, plus tellement dans leur mission première. Plus tard arrivera le commando marine Jaubert ainsi que ceux de Montfort et François.

Le plus marquant sans doute est la création en 1951 du GCMA (Groupement Commandos Mixtes Aéroportés). Il est sur proposition du capitaine du Puy Montbrun un groupement parachutiste à base de cadre du 11^e choc, créé pour encadrer au Tonkin, plus particulièrement au nord est. Les tribus des minorités Muong, Thaï, Méo, Nung, Radhé et Laotienues qui ne supportent pas l'occupation des tonkinois du delta.

Puisque le vietminh pratique la guérilla, eux seront formés à la contre guérilla : Rechercher du renseignement, création de maquis destinés à empêcher l'implantation ennemi, en le harcelant, action psychologique : le GCMA pu compter sur l'action de plusieurs milliers de combattants de ces tribus dont certains, combattirent encore des années, bien après la fin de la guerre.

Parallèlement, on voit la même année, au nord est du Tonkin et dans le delta, la création de ceux qu'on nommera les commandos Nord Vietnam qui se réuniront en quarante cinq commandos, jusque 4 500 combattants, à 95 % autochtones, leurs missions : toujours la recherche



du renseignement, la pénétration en territoire ennemi et la destruction de tous éléments à leur portée. À noter que chez les autochtones existe des amis mais également des vietminh ralliés, phénomène que l'on retrouvera en Algérie.

Des figures marquantes émergent tels les **adjudants Vandenberg** et **Rusconni**. En Algérie, certains de ces autochtones formeront un nouveau commando, le commando *Dam San*.

En Algérie, nous retrouvons les commandos Marines qui y combattront dans leur ensemble, d'abord sur la frontière tunisienne jusque 1957, ensuite à proximité de la frontière marocaine où ils étrilleront plusieurs Katibas. Seront formés les commandos de l'air, de la gendarmerie.

Mais des commandos seront également formés au sein des régiments, particulièrement parachutistes, à partir de 1956, de l'ordre d'une compagnie, parfois avec un effectif moindre d'environ une section, ils ne prendront officiellement l'appellation « de chasse » qu'avec le plan Challe en 1959.

À la fin 1958, Jean Mabire est rappelé afin de servir une année en Algérie, il y part avec le grade de lieutenant puisqu'en 1950, il avait suivi les cours de l'école d'officiers de réserve.

Désirant effectuer son service chez les chasseurs, il se retrouve au Bataillon de choc chez les paras, c'est pourquoi il est breveté parachutiste militaire, ce dont il est très fier !

Ce rappel sous les drapeaux ne l'enchantait pas particulièrement mais il doit faire son Devoir et le fera très consciencieusement.

Tout d'abord, en mettant les pieds sur la terre algérienne, en qualité d'officier de réserve, il doit passer quelques semaines à Philippeville au centre d'entraînement à la guerre Subversive qui a été créé par le **colonel Bigeard**.





Les cours dispensés s'axent logiquement sur le commandement d'une compagnie accompagné de cours divers sur l'armement, les transmissions, les explosifs et également la langue arabe. Naturellement, hérité de la guerre d'Indochine, il suit les cours d'action psychologique qui consistent à un endoctrinement des masses partant du principe de l'intégration des nord africains afin qu'ils deviennent des « Français à part entière » ! A la fin de ce stage, il est enfin affecté aux chasseurs, plus précisément au 12^e bataillon de chasseurs alpins qui appartient à la 1^{re} demi-brigade de chasseurs alpins, il y est affecté à la compagnie opérationnelle, celle qui crapahute, son rêve !

Lorsque que le lieutenant Mabire arrive à la frontière tunisienne fin 1959, là où est stationnée son unité, quelle est la situation militaire ?

D'abord, depuis début 59, le Général Challe a remplacé le Général Salan à la tête des armées en Algérie. En février 59 il déclenche ce que l'on appellera le plan Challe, c'est-à-dire une succession d'opérations d'ouest en est par ceux que l'on considère le fer de lance de l'armée : Les troupes de réserve générale, des unités de choc formées en grande majorité de régiments parachutistes mais, bien d'autres régiments y participeront. Lorsque que le lieutenant Mabire après son année de rappel quittera l'Algérie à fin 1960, l'on peut considérer que l'ennemi est anéanti à soixante dix pour cent et que, militairement, la guerre est gagnée.

Chasse...

Le Général Challe a également ordonné la formation de commandos de chasse qui existaient déjà dans certaines unités à pratiquement la majorité des régiments opérationnels. On remarque que l'on a ajouté le terme chasse à commando, ceci a naturellement son importance. Pourquoi employer ce terme ?

Parce qu'incontestablement, la poursuite des fellaghas, en bande ou individuellement est une réelle chasse ou tous les sens sont en alerte... La vue. Il faut observer le terrain, parfois longuement, repérer les traces, les interpréter, ensuite les exploiter. L'ouïe : savoir écouter et réagir. L'odorat est parfois mis à l'épreuve, odeur de feu ou d'excréments. Le touché, toujours dans l'interprétation des traces. L'éveil des sens permet au chasseur l'instinct et une bonne condition physique pour l'approcher, le réflexe, la réaction, la poursuite. La différence au gibier ordinaire est simplement qu'ici l'ennemi a les



moyens de se défendre.

Point essentiel également est la recherche du renseignement, le moindre indice peut être vital, il ne faut rien négliger, la rapidité dans l'action est primordiale. Naturellement et cela va de soi, il faut être bon tireur. Dominique Vener aurait dit que la chasse est un art.

Les commandos dont la valeur varie entre l'effectif d'une section et celui d'une compagnie, verra rapidement cet effectif partagé entre un tiers de métropolitains et deux tiers d'autochtones.

« On ne chasse bien le loup afghan qu'avec un lévrier afghan » dit le proverbe.

Il est certain que la participation d'algériens de souche est d'une grande aide au sein des commandos et d'autres unités d'ailleurs, pour la recherche et au combat. Le Général Bigeard forme un groupement au sein duquel on trouve des commandos d'exception : **Cobra** et **Georges** qui rassemblent chacun deux cents hommes, en grande majorité des rebelles ralliés encadrés par quelques cadres d'active et d'autres du contingent. Beaucoup d'entre eux seront malheureusement abandonnés à la vindicte de l'ennemi à la fin du conflit.

Le Lieutenant Mabire arrive à une période importante de la guerre d'Algérie. L'année précédente, s'est déroulé dans ce secteur, ce que l'on a appelé la bataille des frontières qui voit l'Armée de Libérations National (ALN) stationnée en Tunisie, envoyer trois bataillons, soit environ trois mille hommes forcer le barrage électrifié qui empêche le passage de la frontière afin d'aller renforcer les Wilayas de l'intérieur. Le bec de canard, région de Tunisie s'enfonçant en Algérie, est donc la plus proche et la plus propice à faciliter ces passages, d'autres bataillons viendront ensuite soit environ six mille hommes.

En face, patrouillent cinq régiments de parachutistes, non des moindres qui s'ajoutent au dispositif de protection du barrage où sont disposés six régiments, au total près de onze mille hommes. Cette bataille que certains appelleront également la bataille de Souk arhas, coutera à l'ennemi deux mille cinq cents tués pour trois cents dans nos rangs.

Le 12^e Bataillon de chasseurs alpins est stationné légèrement au nord du bec de canard, ce sera pour Jean Mabire son terrain de chasse, sachant que les commandos interviennent dans la zone qui sépare le barrage de la frontière, celui-ci ne pouvant être positionné directement sur la frontière.

Le commando n'est normalement jamais



lâché en enfant perdu, il agit la plupart du temps sur renseignement et, naturellement en relation avec son unité.

Ce secteur sous la Calle, petite ville portuaire, merveilleusement située, les phéniciens ayant le goût des havres, où est stationné la 1^{re} demi Brigade de chasseurs alpins, comptera trois commandos, un pour chaque bataillon. Le Lieutenant Mabire commandera en son temps celui du 12^e B.C.A, c'est le Lieutenant Toma qui commande celui du 14 et il y en aura un pour le 25^e Bataillon. Ils porteront respectivement les numéros 81 – 82 et 83, mais nous ne sommes pas assuré que le 83 ait vu le jour.

La région où stationne le Lieutenant Mabire n'est pas réellement plate, même accidentée et couverte de forêts de chênes liège, endroits magnifiques pour la promenade, mais en cette période possibilité de refuges idéaux pour les rebelles, l'époque n'est pas au romantisme ni à la rêverie.

L'art de Jean Mabire écrivain se concentre dans la facilité d'expression et la recherche du détail. Cette recherche du détail que l'on trouve ici lorsqu'il plante, dans le décors, continuellement le souci de la précision.

L'Algérie, un pays chaud le jour, froid la nuit. Le cantonnement, l'organisation, la ou les tenues car, à cette époque quelques fantaisies sont permises pour se distinguer des autres parfois par souci d'efficacité. Toutefois pas de laisser aller dans les unités opérationnelles, pour les autres tout dépend du chef. Description précise de l'armement et de son utilisation. Moyens de déplacement, personnalités et mentalité ou état d'esprit, observation des attitudes physiques, des principaux acteurs.

Ici il y avait ceux qui avaient connu l'Indochine et les autres. Les engagés et les appelés, sans oublier surtout les harkis en particulier dans les commandos. les uns rentrés d'une guerre révolutionnaire, les autres arrivants d'un pays de sucre et de miel.

Pour son cas personnel, l'auteur définit bien son état d'esprit à travers les propos du chef de commando. Jean Mabire, régionaliste, nationaliste normand peut-on dire, concevait très bien que des habitants de l'Algérie réclament une certaine indépendance mais n'admettait pas que ces mêmes algériens envahissent la France. **L'autodétermination : d'accord, mais chez eux, pas chez lui !**

Il ya naturellement l'observation du milieu musulman autant que cela soit possible. Puis il y a l'action !

Lorsqu'il rentre dans l'action, l'auteur sait très bien en décrire la préparation : le terrain, l'armement, les ordres, la définition de la mission, les intentions afin de la réussir. Détails



dans la progression, l'approche, la mise en place vu la préparation d'un assaut, tout est minutieusement analysé, l'efficacité des hommes, des soldats, des guerriers, car c'était une guerre. Les choux (observations), la discipline individuelle et collective à tous les niveaux : Marche, silence, réflexes, exécution des ordres, ouverture du feu. Tout ceci peut on dire est l'école de base du soldat, l'essentiel est de mettre les leçons reçues en pratique et l'adaptation au terrain, son utilisation, recherche continue de l'efficacité. Il y aura la motivation, l'agressivité, la condition physique primordiale.

Tout cela Jean Mabire sait merveilleusement le faire vivre parce qu'il l'a vécu lui-même. La guerre ne se fait pas en dilettante.

Donc, la vie, les états d'âmes des acteurs de ce roman sont tous très bien analysés puis, il y a la mort du chef !

Le chef ici, que Jean Mabire nomme *Kerlann* est, dans la réalité le lieutenant Toma. Si sa mort n'est pas exactement celle que raconte l'auteur, la situation aurait très bien pu être celle qu'il relate. Mais, qu'est ce que le chef ?

Le chef, officier ou sous officier, parfois petit gradé selon la situation, est celui qui détient l'autorité et a la responsabilité de la réussite de la mission qu'on lui a donné, mission qui peut être simple ou multiple.

Le chef commande, donne les ordres, il assume le bon fonctionnement de sa troupe tout en veillant sur la vie de ses hommes. Commander est rarement inné,

cela s'apprend. La France possède au niveau de chaque arme, d'excellentes écoles militaires. Selon le tempérament, la personnalité du chef, le commandement sera assumé avec méthode, réflexion, psychologie finesse ou parfois rudesse. Oui, la psychologie compte beaucoup dans l'exécution d'un commandement.

On peut être autoritaire et distant ou fami-





lier, l'essentiel étant de créer une osmose dans la troupe et en finalité obtenir le résultat désiré, surtout obtenir le meilleur résultat avec le moins de perte possible.

Oui, Toma/Kerlann est mort ! Beaucoup de jeunes chefs sont morts en Algérie, comme beaucoup étaient morts avant eux en Indochine, beaucoup trop !

La situation obtenue par le lieutenant Mabire résume bien la réalité de ce fait, c'est lui qui, avec son commando est allé en renfort et récupérer le commando 82 qui venait de perdre son chef, il en obtiendra une citation.

Cette citation lui confèrera l'obtention de la croix de la valeur militaire. Il attendra donc huit années avant d'écrire ce livre qui, sans être autobiographique, comporte quantités importantes de situations, de réflexions, que le lieutenant Mabire a vécues ou qu'ils s'est faites.

Jean Mabire fit donc parti de ce club très fermé que l'on nomme **Écrivains Guerriers** où l'on retrouve d'autres noms célèbres tels les : Larteguy, Bergot, Fleury, Brancion, Montagnon, Bail, Bigeard, Héduy, Holeindre, Saint Loup, Sergent ainsi qu'une foule d'autres.

Cette histoire donc, même romancée, si elle est particulière est bien le reflet de la réalité d'une guerre qui nous ne devons jamais oublier. Ces combats sont partie intégrante de la *Grande Histoire des Chasseurs*, famille à laquelle Jean Mabire était très fier d'appartenir et dont il conservera toujours l'esprit.

Bernard LEVEAUX.
C. Escs (H)





La mort de Si Salah

Les chasseurs ne lâchent jamais leur proie

La mort du commandant Si Salah est la rencontre fortuite de deux hommes de guerre : Le français Gaston, l'Algérien Si Salah.

Deux hommes qui, par delà la lutte farouche opposants leurs nations, ont bien des points communs : un amour ardent de leur pays, un courage sans faille, un rayonnement incontestable.

Depuis plus de vingt ans, le capitaine **Roger Gaston** porte les armes. L'engagé volontaire de 1938 a connu la Norvège, la campagne de France, la captivité en 1940, la résistance après son évasion, le maquis puis l'Indochine, et enfin l'Algérie. Il a gagné ses galons au feu. Douze titres de guerre jalonnent une route exemplaire.

Tous ceux qui l'approchent sont unanimes. Gaston est un roc. Sa solide carcasse recèle une âme bien trempée. Carré au physique comme au moral, Gaston n'est pas l'homme des demi-mesures. Il se donne à fond. Vingt ans qu'il se bat pour son pays. Il continue. Il continuera. Quoi qu'il en coûte ! Comment ne pas se sentir entraîné par une telle foi. Gaston attire la sympathie, draine les adhésions, soulève les enthousiasmes. Cet officier de troupe est un entraîneur d'hommes.

En juin 1960, après un bref séjour en métropole, il a repris le commandement de la 2e compagnie du 22e BCA. Le 22e BCA est un beau bataillon, bien dans la tradition bleu-jaune. Il a combattu en 1870, au Tonkin, à Madagascar, pendant deux guerres mondiales. Partout il a fait honneur à sa fière devise : « **Nuls ne crains** ».

Débarqué en Algérie, il a pris en charge le versant méridional du Djurdjura. De Bouira à Maillot, il est chez lui. À lui la mission d'assurer la sécurité des populations et de pourchasser les unités de l'ALN.

Cette quête inlassable de l'adversaire est le travail de Gaston. *Partisan 4*, nouvelle appellation de 2e compagnie, est le commando de chasse du quartier de Bouira. Il regroupe les meilleurs. Les cadres, comme le **sous-lieutenant Mondoloni** ou le **sergent Agnelly**, ne demande qu'à en découdre. Les chasseurs, appelés au contingent, y côtoient harkis et anciens tirailleurs. Certains de ceux-ci comme le **sergent Fedjki** ou le **caporal Maliani**, vétérans d'Italie ou d'Indochine, ont repris du service pour défendre l'idée qu'ils se font de la France.

Gaston a fait de cet ensemble une troupe agressive, bien soudée, rodée à la croute-guerrilla. De tout temps, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ou qu'un ciel de feu écrase les pentes kabyles, *Partisan 4* sort. Depuis sa base arrière, à la maison cantonnière de Dza el Khemis, un



peu au nord de Bouira, il s'active dans la zone interdite qu'est devenue la montagne. Sans répit, Gaston et ses hommes sont sur les pistes, les crêtes ou les fonds de chabet, guettant l'ennemi décelant ses traces, montant des embuscades, livrant combat.

Cette tâche journalière a payé. Au printemps de 1961, le quartier de Bouira est calme. Rares sont les troupes rebelles qui s'aventurent encore dans le coin. Quant aux mousseblines de l'OPA (Organisation politico-administrative), ils n'osent plus guère sortir leurs fusils de chasse de leurs caches.

Le **commandant Si Salah**, nom de guerre de **Zamoun Mohammed**, est un peu plus jeune que Gaston. Une dizaine d'années de moins. Ce Kabyle est un nationaliste ardent. Depuis son âge d'homme, il milite.

Avant même *la Toussaint sanglante*, il a connu les prisons françaises. Le 1^{er} novembre 1954 il « était au rendez vous de l'insurrection ». L'un des premiers, il est monté au maquis. Il s'est battu, bien battu. Sa résolution, son intelligence, ont été reconnus par ses pairs. Au début de 1960, Si Salah est commandant politique et militaire, par intérim, de la *Willaya IV*. La *Willaya IV*, un gros morceau. Elle couvre l'algérois de l'Ouarsenis aux contreforts de la Grande Kabylie.

Dans cette guerre contre les Français, Si Salah n'a pas choisi la partie la plus aisée. En-



voyé en mission en Tunisie, il aurait pu, comme bien d'autres, y rester et attendre sur ses lauriers les lendemains de l'indépendance. Il a regagné l'intérieur et a repris sa place au combat. Un combat de plus en plus ingrat pour les ferkas et les katibas (Ferka : Section – Katiba : Compagnie) de l'ALN. Le plan Challe a décimé leurs rangs. Les barrages électrifiés des frontières tunisiennes et marocaines ont interdit l'accès des renforts.

Cette situation dramatique des siens et apparemment sans issue militaire a conduit Si Salah et ses adjoints, les **commandants Si Mohammed et Lakdar**, à une initiative sans précédent. Ils ont répondu présent à l'appel de « *Paix des braves* » lancé par le général de Gaulle, président de la République française. Le 10 juin 1960, dans le plus grand secret, ils ont rencontré de Gaulle lui-même à l'Élysée. La rencontre n'a pas eu de suite positive. Les combattants des deux camps ont continué à s'entretenir dans les djebels. Le GPRA, informé de ce qui se tramait dans son dos, a repris les choses en main.

Les principaux responsables de la rencontre avec de Gaulle ont été exécutés. Si Mohammed, changeant de bord, est devenu le nouveau chef de la *Willaya IV*.

Quant à Si Salah, son passé et son prestige l'on épargné. Il a sauvé sa vie mais perdu son commandement. Les Français savent seulement qu'il a conservé son grade et son arme. Pour le reste, ils ignorent son sort. Est-il prisonnier de fait ? Est-il parti vers la Tunisie ? Joue-t-il un rôle plus obscur dans la résistance ? Les informateurs sont vagues. Aucun officier de renseignements n'ose se prononcer.

Juillet 1961. Le putsch dit des généraux a échoué. Les partisans de l'Algérie française n'ont plus le vent en poupe. L'Algérie s'ache-

mine vers l'indépendance. Laminé sur le terrain militaire, le FLN a gagné la bataille politique. La France, pour marquer sa volonté de conciliation, a décrété l'arrêt des opérations offensives. Les grandes opérations « *Jumelles* », « *Pierres Précieuses* », « *Ariège* » sont loin.

Dans la fournaise de juillet, Gaston ne l'entend pas ainsi. Il a reçu une mission : veiller sur une terre française. Cette mission, il entend l'assumer jusqu'au bout. Pour le chef de *Partisan 4*, il n'est pas de trêve possible. La lutte contre l'ALN se poursuit.

18 juillet, Partisan 4, une fois encore, se retrouve sur l'arête faîtière du Djurdjura. Une marche de nuit a assuré une mise en place discrète. À l'orée des bois des Ait Ouabane. Gaston a placé ses sections en embuscade. En termes militaires, son dispositif d'étalement de YN 35 L 24 à NY 35 F 34, c'est-à-dire sur plusieurs kilomètres. Gaston a renforcé sa position par des pièges et des mines qui barrent les points de passage obligés. Officiellement, le commandement proscriit l'usage des mines, pour éviter les accidents. Vieux baroudeur d'Indochine où les pièges, invisibles, courent au ras du sol. Leur traction déclenchera l'explosion d'un obus de mortier ou d'un chapelet de grenades.

Il ne reste qu'à veiller et attendre. Tel le chasseur, *Partisan 4* est à l'affût.

18 juillet – 19 juillet. Rien aux jumelles. Les guetteurs fouillent l'horizon désespérément vide. Les heures s'écoulent, monotones. La chaleur du jour est passante. L'eau tiédit dans les bidons. Qui n'aspire à la nuit ? Elle seule apportera un peu de fraîcheur. Elle seule permettra, enfin, avec l'obscurité complice, de dégourdir les membres ankylosés par une longue veille.

Peut-être certains goûtent-ils, une fois encore, la splendeur du paysage étalé autour d'eux. Ils sont là, sur un belvédère, à plus de 1 500 mètres d'altitude. Telle une lame de couteau, la crête du Djurdjura file d'est en ouest. Au nord, ses rameaux se détachent vers la lointaine vallée du Sébaou. Au sud, le vide se creuse. À plus de trois mille pieds en contrebas, la Soumman amorce son coude qui la mène vers la mer. Dominant l'ensemble, sentinelle avancée, Lalla Khadidja pointe sa pyramide alpine.

20 juillet. Toujours rien ! Le guet, l'observation n'ont rien décelé. Le gibier se fait rare en cet été 1961 en Algérie. Midi. Gaston sent que la lassitude marque sa troupe. Par radio il prévient ses chefs de section :

— *Démontage et décrochage demain avant le lever du jour ! Dans l'immédiat, continuez à rester vigilants...*

Très certainement, ce sera une opération de routine à inscrire au journal de marche. Une de plus. La journée s'achève. Soudain, un guetteur s'inquiète, réajuste sa visée ? Venant du sud, une petite colonne monte par la piste de l'oued Irzer. Celle-ci, par les fonds, gagne les flacs de l'éperon de l'Ouakour avant de grimper vers le

col de Tizi n'Ait Ouabane. Une vingtaine d'hommes, apparemment armés, progresse sur cette piste qui parfois s'efface. En tête, quatre éclaireurs. Un peu en retrait, deux groupes rapprochés, l'un de cinq, l'autre de six hommes. Plus loin, en arrière, un semblant d'arrière-garde fermant la marche.

Le renseignement a filé sur les ondes des PRC/10. Gaston donne ses ordres :

— *Laissez-les approcher ! N'ouvrir le feu qu'après explosion de la mine du fermera le cul-de-sac du piège...*

Chez *Partisan 4*, les regards se font plus fiévreux. Les mains se crispent sur les poignées des armes. Attendre. Attendre encore. Le groupe ennemi poursuit sa progression. Il s'estime sans doute en parfaite sécurité dans ce coin désert bien éloigné des postes français.

Le terrain amorce un léger replat avant le col où Gaston a son PC. Plaqué au sol, fidèle à la consigne, la première embuscade laisse les « Fells » défiler devant elle.

Le répit de la pente a autorisé un regroupement. On entend les éléments de tête échanger quelques mots. Les voici à hauteur de la commandement de Gaston. Tendus à hauteur de mollets, le fil, piège invisible, barre la piste. Celui qui l'accrochera déclenchera l'explosion de l'obus de mortier de 81.

Brisant le calme trompeur, l'explosion éclate dans une gerbe de poussière et de pierraille. Immédiatement, les chasseurs, à courte distance, se dévoilent.

Mat 49 et fusils-mitrailleurs se déchaînent.

Les Français ont eu la surprise pour eux, mais les Algériens réagissent. Ils ripostent vers les broussailles d'où part le feu qui les frappe, tout en s'éparpillant et se couvrant derrière rochers et arbustes. Quelques-uns enfilent une sente, elle aussi barrée par un piège. L'engin détone à son tour au milieu de la fusillade devenue générale. Côté « Fells », on a vu des silhouettes tomber. Côté *Partisan*, le chasseur Guenez, qui s'était dressé pour mieux ajuster son tir, s'affaisse.

L'affaire a été violente mais brève. Déjà la nuit arrive. Comme toujours, elle tombe très vite. À la hâte, Gaston réclame un appui d'artillerie sur la cote 1806 et les fonds où ont été aperçus des fuyards. Les impacts des 105 résonnent alourdis. Il est trop tard pour faire plus.

La nuit est complètement tombée. Le Dakota luciole, à la verticale, amorce sa ronde. De dix minutes en dix minutes, les pots éclairants descendent en se balançant. Leur clarté permet à Gaston de s'organiser et de soigner son blessé peu gravement touché. Seule la plainte du chacal trouble, de temps à autre, le silence revenu sur la montagne.

21 juillet. Les premières lueurs de l'aube éclairent la pointe de la Khadidja. En contrebas, la Soummam est toujours plongée dans l'obscurité. Gaston, par radio, passe ses directives :

— *Enlevez les pièges. Regroupement général pour la fouille du terrain.*

Dans le jour bien levé, les voltigeurs de *Partisan 4* s'alignent. Lentement, en bon ordre, le « ratissage » commence. Avec minutie, chacun scrute fourrés ou creux de rocher. Un djounoud, blessé ou pas, a pu chercher un abri de fortune.

Soudain, près d'un bloc rocheux, une silhouette se dresse. Une arme se devine. Un pistolet-mitrailleur français est le plus prompt. Pendant quelques secondes, les rafales résonnent dans l'air encore frais.

Gaston se précipite. L'homme agonise. Il est trop sérieusement atteint pour que l'infirmier de compagnie puisse tenter quelque chose pour lui. Le commandant de *Partisan 4* l'entend prononcer quelques mots. Sur le moment, il en comprend mal le sens, mais il les retient fidèlement.

C'est fini. Le blessé s'est éteint. Dans ses poches, un carnet, une carte d'identité de l'ALN : Commandant Si Salah, commandant la *Willaya IV*.

Si Salah ! Gaston qui se bat en *Willaya III* ignorait ce nom. Il n'apprendra qu'ultérieurement l'importance exacte de celui qui fut, un an plus tôt, l'interlocuteur du général de Gaulle à l'Elysée.

La fouille du terrain s'achève. L'embuscade a payé.

Outre Si Salah, l'adversaire a laissé du monde :

- Le lieutenant Aouche Ali, dit « Boudjema »,
- Le sous lieutenant Gharbi Hadj Cherif,
- Les sergents Abboute Mohand Akli et Saadi qui ouvraient la marche,
- Deux djoundi (Soldats) non identifiés.

Un pistolet-mitrailleur LAT 49, un fusil US M1, trois carabines américaines dont l'une appartenait à Si Salah, deux fusils de chasse, des documents, ont été saisis. Beau bilan pour un commando travaillant seul, en enfant perdu.

Dans la vallée, les PC s'agitent. Les hélicoptères bourdonnent. Les OR (officiers de renseignements) se précipitent. Le cadavre de Si Salah est formellement identifié. Les papiers découverts sont largement inventoriés. La présence de l'ancien commandant de la *Willaya IV* s'éclaire. Convoqué à Tunis, par le GPRA, pour s'expliquer sur son ralliement à la « *Paix des braves* », Si Salah, accompagné d'une petite escorte, comptait, par l'Akfadou puis les couverts de la Petite Kabylie, gagner la frontière tunisienne. La ténacité d'un chef de commando de chasse, la pugnacité de ses hommes, en ont décidé autrement.

Blessé dans l'accrochage, Si Salah n'a pu profiter de la nuit pour s'éclipser. À l'arrivée de l'ennemi, il a fait front. La mort du soldat était au terme de la route qu'il menait depuis des années.

Son vainqueur, pour sa part, Roger Gaston, avait fait son de voir. Ses chasseurs et harkis du 22e BCA tout autant.

Pierre Montagnon
Hommes de guerre – mai 1988



L'Afghanistan

Un théâtre d'opérations taillé sur mesure pour les chasseurs alpins



Les chasseurs alpins ont été engagés en Afghanistan du début à la fin.

- 2002 : 7e BCA
- 2004 : 13e BCA
- 2007 : 13e BCA
- 2008 : 7e BCA
- 2008-2009 : 27e BCA
- 2009-2010 : 13e BCA
- 2010-2011 : 7e BCA
- 2011-2012 : 27e BCA

À chaque fois, avec les éléments des BCA, il y avait un peloton du 4e Chasseurs, une batterie du 93e RAM et une section du 2e REG.

Certes, il y eut des pertes (10 au total). Ces engagements successifs apportèrent bien sûr une expérience inestimable, plus de la moitié des troupes de montagne ont connu un engagement opérationnel, un quart a physiquement connu le feu et c'est une force, car maintenant dans l'entraînement quotidien les « anciens » font profiter les plus jeunes de leur expérience.

Avant chaque engagement en Afghanistan, les Chasseurs Alpins s'entraînent dans les différents camps, que ce soit celui des Garrigues, le CEITO, le CENZUB et Canjuers où est reconstitué les conditions de l'Afghanistan, où l'infanterie des BCA manœuvre avec le 93e RA, le 4e Casseurs et les légionnaires du 2 REG, de la 27e BIM. Les groupes GCM présents dans chaque unité de la 27e BIM furent envoyés chaque année depuis 2009 pour des missions de reconnaissances, de renseignements et d'actions avec une efficacité certaine.

Au début, les Américains ont cru avoir affaire à des forces spéciales !¹

Vallée d'Alasaï, province de Kapisa, Afghanistan. L'aiguille de la montre indique trois heures du matin ce 14 mars 2009 au TOC de Tangab, lorsque le colonel Le Nen, du 27^e Bataillon de chasseurs alpins, donne l'ordre aux 800 hommes de la *Task Force Tiger* de faire mouvement vers l'est. Leur objectif : sécuriser le village d'Alasaï, depuis trois ans aux mains d'un chef de guerre local dénommé Shaffaq. On estime à 200 le nombre d'insurgés présents dans le secteur. Situé à l'intersection des trois vallées d'Alasaï, de Spé et de Skent, Alasaï est en termes militaires un nœud de fixation qui barre l'accès aux autres vallées de la Kapisa. Les pick-up du 1^{er} kandak du colonel Hussein s'engagent dans le noir et l'air froid sur la route Tangab-Shekut, épaulés par les VAB du capitaine Minguet. À cette heure, les hélicoptères Chinook de l'armée américaine ont déjà déposé les commandos de la 4^e compagnie du capitaine Gruet sur les crêtes sud et est de la vallée. Premiers échanges de tir à l'entrée du village de Shekut ; sur les hauteurs, ce sont les mitrailleuses calibre 12,7 des chasseurs alpins qui donnent la réplique aux fusils Dragunov des snipers rebelles. Shekut investi, la colonne progresse en direction de Darwali. Les combats s'intensifient et les trois AMX-10 RC français entrent alors en action. Leurs canons associés aux lance-missiles Milan arrosent les façades des maisons tenues par les djihadistes, qui se replient sous le déluge de coups portés. Enfin,

¹ Entretien paru une première fois dans *La Voie Stratégique* magazine, n° 3, février-mars 2011. Depuis, le colonel Givre a été promu général de brigade. Il commande aujourd'hui la 27^e Brigade d'infanterie de montagne, stationnée à Varcès et qui regroupe l'ensemble des troupes de montagne (6.500 hommes).



à 8 heures du matin, Alasaï est atteint. La bataille dans le bazar et les ruelles va durer une journée. Sur la face septentrionale de la vallée, le « château fort », ce sont les mortiers de l'artillerie française, guidés par les rotations incessantes des hélicos, qui pilonnent les snipers terrés dans les grottes. Deux assauts sont encore refoulés à 18 heures (le coup au but d'un RPG-7 fera la seule victime française d'Alasaï, le **caporal Belda**, tué dans le cockpit de son VAB), puis les tirs cessent vers 21 heures. Sur ordre du colonel Le Nen, les chasseurs alpins décrochent de 200 mètres, afin de ménager une sortie à l'ennemi. Sporadiques, les combats du lendemain ne modifieront pas le cours de la bataille. Le village et la vallée d'Alasaï sont sous le contrôle du GTIA Kapisa. Les Talibans ont perdu quatre-vingt des leurs dans l'opération.

Une bataille de référence, Alasaï l'est aussi devenue de par la singularité du **colonel Le Nen**, un alpin qui sut mettre à profit les principes tirés de son livre *Guerre en montagne: Renouveau tactique*, coécrit trois ans auparavant avec deux autres officiers de montagne retour d'Afghanistan, les **lieutenants-colonels Givre** [Photo] et de **Courrèges**. Un manuel révisé à son tour à la lumière du retex d'Alasaï. Pierre-Joseph Givre a succédé au colonel Le Nen à la tête du 27^e BCA à l'été 2009. Aujourd'hui colonel, ce cyrard passé par l'École Militaire de Haute Montagne (EMHM) et l'École de Guerre revient sur l'engagement des troupes de montagne en Afghanistan.



(Propos recueillis par Laurent Schang, reproduits ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.)

1er Principe :

la préparation aux conditions de l'engagement, physique, morale, technique, tactique

• **Laurent Schang** : *Mobilité réduite, vitesse diminuée, absence de surprise, espaces de manœuvre limités, nivellement des performances: autant de caractéristiques tactiques propres à la guerre en montagne déclinées dans votre livre. Mais est-ce toujours le cas quand on examine la profusion des matériels déployés en Afghanistan, y compris la 3D? Pratiquement, à Alasaï, la verticalité a été déjouée par le recours au binôme blindés lourds/légers dans la vallée-hélicoptères de combat sur les crêtes.*

• **Colonel Givre** : C'est complètement le cas, parce que la géographie – géographie au niveau du relief, géographie humaine et climatique – reste un paramètre tactique essentiel, qui nivelle les capacités technologiques. Plus encore que dans la plaine, le paramètre météorologique est prégnant en montagne. À partir de l'analyse géographique, favorable ou dé-



favorable, on détermine l'articulation entre les moyens et les hommes. Par exemple, il n'est pas possible de tout baser sur l'emploi des hélicoptères ou des aéronefs en général. Leur performance peut-être considérablement altérée par l'altitude où les conditions météorologiques potentiellement extrêmes en montagne. Ce qui signifie aussi qu'il faut être prêt à différer une opération à chaque instant.

Quant aux blindés, le relief escarpé limite leur champ d'action aux axes principaux, c'est-à-dire au fond des vallées. Sur un théâtre comme l'Afghanistan, les blindés à eux seuls n'emporteront jamais la décision.

Dans la réflexion générale des années 90, le « *AirLandSea Battle concept* », les facteurs humain et terrain ont trop souvent été négligés au profit du tout technologique. Or, si la guerre modélisable sur ordinateur, avec sa puissance de feu imparable, a pu être transposée avec succès dans le désert d'Irak, elle est inopérante dans les montagnes afghanes.

Il ne faut pas l'oublier, la guerre est d'abord un affrontement des volontés, ce n'est pas une science exacte mais une science sociale, avec l'homme en son centre. Maintenant que le mythe de la RMA a vécu, nous savons que la technologie est incapable de percer par elle-même l'ensemble des brouillards de la guerre. Tout indispensable qu'elle est, la technologie n'est pas là pour se substituer à l'homme mais pour appuyer son action.

2e Principe :

l'ubiquité, „sidérer l'ennemi par une menace tous azimuts »

• **LS** : *Avant vous, la principale contribution théorique (et française) à l'art de la guerre en montagne avait été le fait du lieutenant général Pierre-Joseph de Bourcet, dont la première édition des **Principes de la Guerre de Mon-***



tagne date de 1775. Son traité peut-il être encore considéré comme une source d'inspiration valable, alors que vos mortiers s'appuient sur des renseignements transmis par drone pour atteindre des cibles situées à 7 km de distance ? Quelle a été son influence sur votre propre travail de réflexion ? L'a-t-il seulement influencé ?

• **C^{nel} G :** Bien sûr nous avons lu de Bourcet, plusieurs des citations qui figurent dans *Guerre en montagne* sont extraites de ses *Principes de la Guerre de Montagnes*, mais il serait faux de dire que nous avons construit notre livre à partir du sien. En aucun cas il ne s'agit d'une exégèse ou d'une remise au goût du jour de ses écrits, par ailleurs extrêmement intéressants. Simplement, la confrontation entre ses idées et les nôtres a contribué à nourrir notre propre réflexion. De Bourcet a été l'un des grands inspirateurs de Napoléon. La campagne d'Italie permet d'appliquer victorieusement des notions développées dans les *Principes de la Guerre de Montagnes* : l'utilisation du terrain, le calcul précis des temps de marche, la manœuvre de l'artillerie au plus prêt des avant-gardes, l'autonomie logistique. Le fait d'assurer ses lignes de communication tout en coupant celles de l'adversaire, aussi.

J'ajouterai que nous n'avons surtout pas voulu écrire un règlement, avec des principes immuables, valables pour tous et en tous lieux. S'il y a une chose dont il faut se méfier, c'est des prétendues recettes du succès. La réflexion doit coller au combat, aux circonstances et pas l'inverse. On ne prépare pas les guerres d'hier, on s'en inspire pour imaginer les guerres de demain.



3e Principe : l'opportunisme

• **LS :** Du combat en altitude au combat urbain, nous dit de Bourcet, il y a continuité dans le plan de bataille. L'action du 27^e BCA, saluée en 2009 par le commandement de l'Otan, a prouvé l'utilité des troupes de montagne à l'heure de la grande refonte des unités de l'Armée de terre. En quoi, précisément, la guerre en montagne prépare-t-elle à mieux affronter la guerre urbaine qu'on nous annonce pour demain ?

• **C^{nel} G :** Même si des différences existent, les analogies entre le combat en zone urbanisée et le combat en montagne sont réelles : les quatre dimensions à prendre en considération, le cloisonnement du terrain, le stress également, provoqué par le confinement et l'isolement.

Cependant, on a tort de croire que la guerre de demain sera exclusivement urbaine. Ceux qui pensent ainsi commettent une erreur d'appréciation, en ne distinguant pas centre de gravité politique et centre de gravité militaire. Or, si guerre il y a, elle aura lieu là où l'ennemi aura le plus de chance d'annuler notre avantage technologique. Regardez l'offensive du Têt en 1968, Grozny, Faloudja, Alger : toutes batailles perdues par les insurgés parce que la ville, facile à quadriller, est un piège qui s'est refermé sur eux. L'essentiel de la guerre de guérilla se passe hors des villes, seule la phase finale des combats s'y déroule. En Irak, la géographie urbaine s'est imposée aux belligérants mais vous remarquerez que progressivement la guérilla sunnite a été éradiquée des villes, laissant la place aux actions terroristes meurtrières, symptomatiques de l'échec du modèle insurrectionnel classique de conquête du pouvoir. Les batailles urbaines ont été sanglantes mais toutes ont été gagnées par la coalition. Il est à peu près impossible pour une guérilla de battre une unité régulière occidentale en ville. Ce n'est déjà plus le cas en forêt ou en montagne qui offrent de plus grandes possibilités de dissimulation aux vues et aux coups et limitent singulièrement les capacités de manœuvre de forces mécanisées. Ce qui implique pour nous de savoir nous battre aussi là où l'adversaire veut nous attirer, que ce soit en zone urbaine ou sur les autres terrains difficiles. La force du faible, ce n'est pas son armement, ni son nombre, mais son agilité d'esprit, son iconoclastie – sa force morale. Aussi, tactiquement parlant, sa propension à dominer l'autre là où il ne l'attend pas, associée à sa capacité de résistance physique. Mais si nous agissons nous-mêmes de manière asymétrique, comme à Alasaï, nous rendons son asymétrie caduque et il redevient un combattant classique. Les Talibans ont été surpris par notre mobilité, notre fluidité. En abordant l'ennemi avec humilité, respect, en s'appuyant sur ses propres points forts mais en étudiant aussi ses points faibles, on accroît ses chances d'être victorieux. À Alasaï, nous avons



non seulement dominé l'ennemi intellectuellement, mais nous lui avons aussi montré que nous avions les aptitudes physiques, la légèreté et la souplesse nécessaires pour aller le déloger sur son terrain.

De fait dans l'armée française, toutes les unités de combat sont polyvalentes, et très sincèrement, notre rendement militaire en Afghanistan a surpris autant nos adversaires que nos alliés.

4e Principe : la domination du champ de bataille

• **LS :** *Un des coauteurs de **Guerre en montagne**, le colonel Le Nen, votre prédécesseur à la tête du 27^e BCA, se trouve être aussi celui qui conduisit la reconquête de la vallée d'Alasaï, le 14 mars 2009. Son rôle dans le plan de bataille fut-il de pure exécution ? Pouvez-vous nous en dire plus sur ses relations avec le commandement américain dans la région ?*

• **C^{nel} G :** Le colonel Le Nen a à la fois conçu le plan de bataille et dirigé les opérations sur le terrain. À l'époque, le bataillon français manœuvrait sous commandement américain. Au début, ils ont cru avoir affaire à des forces spéciales ! Grâce à la confiance du major général Schloesser de la 101st Airborne Division, commandant du Regional Command East, qui avait l'intention de profiter de l'hiver pour reprendre le terrain concédé aux Talibans, Le Nen, alors chef de corps de la Task Force Tiger, a pu travailler en complète autonomie. Schloesser connaissait l'existence de notre livre et le courant est tout de suite passé entre eux.

• **LS :** *On assiste depuis quelques années au retour en grâce de la réflexion théorique chez les professionnels de la guerre. La parution en 2006 chez un éditeur grand public de votre traité s'inscrit pleinement dans cette démarche de vulgarisation scientifique. À quoi, ou à qui, doit-on selon vous ce renouveau ?*

• **C^{nel} G :** C'est au général Desportes, directeur du CID jusqu'en 2009, qu'il revient d'avoir réhabilité la réflexion professionnelle chez les militaires. À lui et au chef d'État-major de l'Armée de terre, le général Cuhe, dont j'étais alors la plume, qui a appuyé ce mouvement. Ce n'est pas un hasard si mes deux camarades et moi avons publié *Guerre en montagne* dans la collection qu'il dirige chez Economica. Le général Desportes nous a permis de sortir d'une situation perverse, qui consistait à confondre devoir de réserve et devoir de se taire. On lui doit la redécouverte de Trinquier et de Galula, pour ne citer qu'eux. Mais il reste encore beaucoup à faire. Pourtant, quoi de plus légitime pour un militaire que de s'exprimer sur les questions dont il est le spécialiste ? Le débat professionnel est vital pour éviter l'immobilisme intellectuel et la sclérose institutionnelle.



À lire en complément de cet entretien :

- Lieutenant-colonel de Courrèges, lieutenant-colonel Givre, lieutenant-colonel Le Nen, *Guerre en montagne : Renouveau tactique*, Economica, coll. Stratégies & Doctrines, 2006, rééd. 2009 augmentée des batailles de Narvik et d'Alasaï.
- Cyrille Becker, *Relire Principes de la guerre de montagnes du lieutenant général Pierre-Joseph de Bourcet*, Economica, 2007.
- Sylvain Tesson, Thomas Goisque, Bertrand de Miollis, *Haute tension. Des chasseurs alpins en Afghanistan*, Gallimard, 2010.



5e Principe : la complémentarité des feux

• **LS :** *Après la reconquête de la vallée d'Alasaï, un poste avancé donnant sur la vallée de Skent fut baptisé Fort Belda en hommage au caporal Belda, tué par un tir de RPG-7 au cours des combats. Un geste qui rappelle Fort Saganne mais qui pose aussi la question de la présence française en Afghanistan. Une question à laquelle il est difficile d'échapper.*

• **C^{nel} G :** Je vous répondrai très simplement que cette question n'est pas ma préoccupation première. Nous remplissons la mission qui nous est confiée avec beaucoup de sérieux mais sans verser dans le sentimentalisme. Le « syndrome indochinois ou algérien » ne nous guette en aucun cas. Nous ne menons pas une politique de colonisation, nous effectuons des missions de six mois, durant lesquelles nous aidons du mieux que nous pouvons le peuple afghan, sans autre forme de relation. Par ailleurs, nous savons que nous n'avons pas vocation à rester en Afghanistan pendant des décennies et que c'est d'abord au peuple afghan d'assumer son destin. Nous sommes parfaitement conscients que le temps de nos démocraties n'est pas forcément celui nécessaire aux opérations militaires. Nous sommes prêts à rester comme à nous désengager.

6e Principe : le siège de l'ennemi, « mener la guerre contre les voies de communication de l'ennemi »

• **LS :** *Sachant que le retrait des forces de la coalition de l'Afghanistan est en grande partie conditionné par la stabilisation de ses institutions régaliennes, quel crédit accorder à celles-ci ? À Alasaï, on a bien vu une compagnie entière de l'armée régulière afghane refuser de combattre et ses officiers être démis sur-le-champ de leurs fonctions.*

• **C^{nel} G :** Concernant Alasaï, il y eu un flottement au début de l'opération mais très vite l'unité en question a été reprise en main par les officiers afghans eux-mêmes, aidés d'un officier français qui avait été leur conseiller un an auparavant, déjà en Kapisa et en qui ils avaient confiance. Au bilan, son comportement sous le feu a été remarquable.

Mais il faut bien comprendre que l'armée est à l'image de la société dont elle émane. En guerre depuis plus de trente ans, la société afghane, saignée, divisée, fragilisée est en pleine reconstruction. Dans ce contexte, il ne faut pas croire que l'Afghanistan aura une armée au standard occidental en dix ans. Ensuite, l'Armée nationale afghane a finalement les qualités et les défauts du moudjahidin : des soldats rustiques, guerriers dans l'âme mais fiers et qui appartiennent d'abord à une communauté, une ethnie, qui plus est très peu instruits bien souvent, donc avec une maîtrise de la technologie plus qu'aléatoire.

L'Afghanistan, c'est également un autre rapport au temps. Il faut savoir être patient. L'ANA doit être considérée par conséquent comme une « capacité opérationnelle naissante », qui ne saurait se substituer que progressivement aux armées occidentales. Mais pour que le processus engagé soit pérenne, il faut que la gouvernance afghane soit stable. Or la situation politique du pays demeure très incertaine. Le pouvoir central est contesté. Les soldats appartiennent à l'armée nationale mais ils conservent des liens étroits avec leurs anciens seigneurs de la guerre.

Actuellement, le vrai souci est à mon sens moins dans l'armée afghane que dans les forces de police et le système judiciaire, plus qu'embryonnaires et déficients, mais indispensables pour rétablir une confiance durable entre le gouvernement et les populations des zones de guerre.

Laurent Schang





Été 1985

Que dire ? Par Katherine Mabire-Hentic

Beaucoup de ses amis connaissent la vocation alpine de Jean Mabire au sens double du terme

Un amour de la montagne, toutes saisons, qu'il a partagé avec de nombreux membres de sa famille tant du côté paternel que du côté maternel depuis l'enfance ; et l'amour de l'écriture sur la montagne, et sur ses montagnards, en temps de paix comme en temps de guerre. Avoir pour environnement la montagne fut presque aussi important que celui de la mer, il reconnaissait cependant que s'il était désireux de vivre sur le rivage... il n'aurait pu vivre totalement à la montagne... pour une raison de versant diminuant l'ensoleillement.

Jean a aussi transmis cet amour de la montagne à ses trois enfants. Ils le vécurent et le pratiquèrent particulièrement dans le Valais suisse, à Morgins précisément.

Comme vous le savez certainement, Jean choisit d'effectuer une préparation militaire, il suit les cours « Sidi Brahim » à l'école des éclaireurs-skieurs de Vincennes. Cette décision à moins de 20 ans pour un étudiant parisien d'origine normande, n'était pas banale : il bénéficia de stages de haut niveau à la compagnie de montagne à Briançon pour lesquels il s'était porté volontaire. Il y eut pour instructeur **Paul Emile Victor**, dont la forte personnalité l'a beaucoup marqué. Lors de son rappel en Algérie, moins de 32 ans, lieutenant de réserve, il rejoignit le 12^e bataillon de chasseurs alpins sur la frontière tunisienne.

Diable bleu lui-même, il n'est donc pas surprenant qu'il ait désiré écrire sur les chasseurs alpins, à de nombreuses reprises. Il envisageait un grand livre sur les chasseurs à pied aussi mais cela ne se fit pas. La collection Troupes de choc aux Presses de la Cité accueille donc ce premier livre historique de 1845 à la situation contemporaine, et le récit de quelques hauts faits : le livre parut en février 1984 sous le titre général *Chasseurs alpins* avec pour sous-titre *Des Vosges aux Djebels 1914-1964*.

Sa qualité d'historien dans le cadre de ses ouvrages sur les unités alpines n'a jamais été contestée, bien au contraire, elle fit référence pendant un certain temps.

Il fut récompensé pour ce livre par le Prix Raymond Poincaré, attribué par l'Union Nationale des Officiers de Réserve et remis par le Ministre des Armées en 1984, ainsi que par le prix de l'Alpe 1985 par la Société des écrivains dauphinois.

Ces prix eurent quelques retentissements, compte tenu de la référence à la personnalité de Raymond Poincaré, ancien président de la République, ancien président du Conseil, officier de réserve, premier président de l'UNOR, mais



aussi lieutenant de chasseurs alpins dans sa jeunesse. Il avait toujours souligné son intérêt pour la double appartenance d'un individu tant à la société civile qu'à celle des Armées autorisant un plus grand développement des compétences civiles et militaires. La réserve a du bon !

Jean n'eut plus qu'une idée, compte tenu du travail déjà accompli : poursuivre dans cette veine, et cette fois traiter plus particulièrement de la Bataille des Alpes. Pour cela, retourner sur le terrain, continuer à récolter des témoignages si possible de première main, les recouper, repérer *in situ*, et accessoirement joindre l'utile à l'agréable en retrouvant les plaisirs de la montagne comme il les avait toujours aimés et pratiqués hiver comme été, mais qui étaient devenus plus rares depuis qu'il avait choisi pour horizon... la mer.

C'est ainsi qu'après un nouveau contrat signé avec les Presses de la Cité et un important travail de pré-préparation début 1985, il estima que ce que nous avions de mieux à faire était de consacrer toute ma période de vacances d'été, donc quatre semaines, à itinérer dans les Alpes sur les lieux mêmes des actions afin qu'il puisse appréhender le sujet.

Ceci me permet aujourd'hui de vous livrer quelques petites anecdotes sur les lieux qui furent fréquentés dans le cadre de la préparation des livres sur la fameuse bataille des Alpes Maurienne et Tarentaise – en fait la deuxième bataille 1944/45, la première ayant eu lieu en 1940 –.

C'était ma foi un beau programme car nous n'en pouvions plus de nos obligations profes-



sionnelles et personnelles respectives, extrêmement chargées : changer d'air allait faire du bien. La maison de Solidor acquise en 1983 était toujours en plein travaux ; si l'intérieur avait été entièrement refait sur les 2 premiers niveaux, nous n'avions pu effectuer la remise en état du 2^e étage avant début 1985, ce qui devait être le bureau-bibliothèque – atelier de travail de Jean, pour des raisons basement financières. Les plâtres purent être achevés pour l'été, et nous les laissâmes sécher, toutes fenêtres ouvertes au dernier niveau, sans état d'âme – sous surveillance amie toutefois – pendant cette escapade de plusieurs semaines vers les Alpes.



Notre bon chien Skol, issu d'un croisement de berger allemand né en Normandie, et, d'une bergère ramenée des montagnes d'Anatolie en Turquie, serait lui aussi de la partie, inenvisageable de s'en séparer, Jean s'en réjouissait... « *Au moins, il va retrouver l'atmosphère de la montagne en vrai fils de sa mère* » disait-il.

Oui, notre Skol avait tout du chien montagnard et allait pouvoir s'en donner à cœur joie durant cet été-là. Jean qui ne traitait pas vraiment sa bête comme un animal mais bien comme un des siens – ma foi, nous sommes tous des animaux en premier –, l'avait d'ailleurs prévenu : « *Toi qui fait plein de bêtises, à Lanslebourg j'irai te présenter à un chien qui te ressemble mais exceptionnel, lui !* ». Skol, bien qu'intelligent, était effectivement, plus du genre Rantanplan, à défaut d'un vrai dressage peut-être, mais quelle fidélité (si l'on se souvient qu'il avait attendu un des retours de clinique de son maître pour mourir de vieillesse à 16 ans !) Et Skol avait acquiescé, la voix de son maître vous dis-je.

Le programme des futures activités au fil des semaines devenait de plus en plus chargé, c'est ainsi que Jean concevait toujours nos vacances. De surcroît pour l'éditeur des Presses de la Cité, c'était une bonne chose, les relations publiques

et le suivi du livre récompensé devaient se poursuivre sur les lieux prévisibles de grande lecture. Ce serait donc la cerise sur le gâteau et ce le fut, certains festivals littéraires ayant déjà demandé la participation de Jean !

Pour ne pas faire ennuyeux, et vous avez tout dans les trois premiers livres sur les chasseurs alpins, je ne vous donnerai que quelques impressions et souvenirs personnels que je garde de ce voyage de l'été 1985. C'est souvent ce qui relève de la vie d'un Jean plus intime que me demandent les amis de Jean Mabire, alors j'obtempère afin que Jean soit perçu dans toute cette humanité qu'il possédait. Donc voici quelques anecdotes. Ceux qui voudront plus connaître la genèse et l'immense travail effectué sur les chasseurs alpins puis la bataille des Alpes sur 2 tomes, pourront se référer aux archives denses et de poids authentifiant son travail d'historien, c'est un autre sujet,

Je ne remercierai jamais assez les amis qui nous hébergèrent ou l'hébergèrent en plusieurs endroits, du Vercors aux Alpes, et particulièrement en Savoie. Pour réaliser la documentation de ces trois tomes sur les chasseurs alpins, il y eut trois voyages sur trois ans effectués par Jean, je n'oublierai pas au long de nos pérégrinations, tous nos genres d'hébergement, aux différentes altitudes, hôtels, gîtes, redoute, petite tente au flanc de la montagne etc, je n'oublierai pas non plus la gentillesse et l'aide ou entraide innée des montagnards, des vrais, car nous ne faisons pas totalement du tourisme ! Par contre, vous n'aurez pas de nom de personnes pour les témoignages, directs ou, et, par écrit, à part un, il y en aurait des centaines, j'aurai peur d'en oublier, ils ne sont plus là maintenant, mais les archives existent. Jean fit un travail de titan, je ne vous parlerai que des souvenirs de moments forts partagés.

Le premier livre doublement récompensé, en Alpe

Je ne vous parlerai pas non plus de Grenoble, donc du 12^e et du 30^e bataillon, ce serait presque un autre sujet même si une superbe exposition dédiée à Jean Mabire, auteur des *Chasseurs Alpins*, y connut un grand succès et lui permit de retrouver de nombreux amis... et fans aux BCA, également après des décennies les retrouvailles avec un collègue, compagnon d'armes en Algérie, le **lieutenant Gaillard** qui choisira ensuite de regagner l'École Militaire de Haute Montagne de Chamonix, celui qui lui ressemblait comme un frère au *Commando de Chasse*, et qui lui ressemblait toujours ! dont il brosse un quasi-portrait dans son roman les *Hors-La-Loi*, une autre épopée donc...

C'est aussi à l'hôtel de ville de Grenoble que lui fut remis le Prix de l'Alpe attribué par la Société des Écrivains Dauphinois pour ses chers Diables Bleus, événement remarquable pour un « horsain ».



À Grenoble, Jean questionna beaucoup les derniers acteurs directs et recueillit de solides témoignages. Il se lia avec les libraires désireux de séances de dédicaces au présent et pour l'avenir, ces liens furent précieux au rythme des livres sur les Chasseurs Alpins.

Il va s'en dire que Jean s'est présenté et a souvent travaillé sur les archives aux différents quartiers de BCA, 6e à Grenoble, 27e Annecy, 13e Chambéry, 7e Albertville, 15e Barcelonnette : il y fut reçu avec grande courtoisie, voir plus.

Jean a conservé son porte-bonheur d'Anecy, des eldeiweiss... séchés.

Des détours qui n'en sont pas pour les futurs livres

Donc nous arrivâmes par le Beaufortain, via Annecy, pour être précis, la première étape fut Beaufort sur Doron ; nous avions roulé de nuit pour arriver en fin de matinée de juillet, par très beau temps près du lac et de la chapelle de Roselend. Je me rappelle de longues digitales pourpres au milieu des herbes, à la descente de voiture et de l'espérance de se ressourcer, sur un air de vacances.

Jean avait déjà des obligations pour le lendemain : une première randonnée en montagne avec des amis accompagnateurs, témoins et acteurs des événements de 1944-1945 ; après une visite à Notre Dame de Bellecombe.

Il nous fallait ensuite rejoindre l'hôtel le Belvédère de Seez en Bourg Saint Maurice, de nombreux entretiens et repérages, sur place et aux environs, commençaient pour Jean. L'hôtel a une atmosphère de grande tradition savoyarde, tout nous plaît et nous repose, la cuisine du restaurant, la cheminée dans le salon, et les environs sont parlants pour le travail. Nous sommes sur la route du Petit Saint Bernard et de la La Rosière Montvalezan, altitude 1850 mètres que nous rejoindrons assez rapidement.

Autre étape non loin au Relais du petit Saint Bernard, à la Rosière, toujours des entretiens, des interviews, et Skol qui se promène et s'en donne à cœur joie avec ses nouveaux amis, il y a un élevage de chiots Saint Bernard, au relais du petit saint bernard, et beaucoup en grandissant sont restés au pays !

Jean prend beaucoup de repères sur le terrain ; pour grimper, il faut les bonnes jambes de montagnard qu'il possède, des gens s'intéressent à ses recherches, le voyant cartes en main et livret crayonné avec notes, il prend le temps d'échanger et d'expliquer

Virée vers la chapelle du Chatelard avec vue directe sur le Mont Pourri 3779 m

Il nous faut maintenant arriver pour une vraie installation à Lanslebourg, dans un gîte, nous sommes au cœur de la vallée de Maurienne, très bien située pour nos différentes destinations, Modane, Termignon, Lans le Villard, la vallée d'Arc, le parc de la Vanoise. nous aurions pu arriver dans la vallée plus directement mais les

agendas divers et manifestations ne l'avaient pas permis et Jean quelque part avait déjà « débroussaillé » sur les hauteurs, son sujet, voilà on peut vaquer presque normalement, derniers achats dans la ville... pour mieux faire face à la montagne... d'été !!

Présentation du chien-soldat *Flambeau à Lanslebourg*

Jean ne manqua pas, dans la rue centrale de Lanslebourg, d'aller présenter à Skol, le monument édifié à la mémoire de Flambeau, avec un médaillon de bronze à son image : 1928-1938. Ce chien soldat en qualité de vaguemestre et sauveteur, serviteur fidèle des diables bleus. Flambeau, quel que soit le temps et les conditions météorologiques, tempête de neige comprise, avait, pendant près de 10 ans, assuré entre Lanslebourg, dans la vallée et le fortin de Sollière, camp d'entraînement des chasseurs alpins, situé juste en dessous du fort du Mont Froid, à 2780 mètres d'altitude, le transport du courrier, harnaché des boîtes adéquates. Au risque de sa vie, à de très nombreuses reprises, il ne manqua pas son rendez-vous quotidien. Il reçut les insignes du 13e bataillon de chasseur alpin et du 99e RIA où il avait servi !

Il n'est que de lire les textes de quelques écrivains montagnards sur Flambeau pour comprendre ses immenses mérites et quelle place il avait dans tous les cœurs savoyards.

Retrouvailles avec Robert Durot

Nous itinérâmes seuls ou accompagnés dans le canton de Lanslebourg-Mont Cenis, Modane, Bessans, tant d'événements tragiques ont eu lieu en Haute Maurienne, Sollières Sardières où s'est déroulée la bataille du Mont Froid entre Chasseurs Alpins résistants et combattants Allemands de troupes de montagne, la Redoute ruinée au-dessus du Col du petit Saint Bernard, le Massif du Mont Cenis, le Fort de la Turra, les Roches Noires, le Fort de la Ronce...

Car à Bramans, nous avons retrouvé l'ami fidèle **Robert Durot**, qui habite avec sa délicieuse femme Suzanne Les Hauts de Verney. Ancien des chantiers de jeunesse, jeune résistant venant des maquis de l'Ain, il participa activement à la seconde bataille des Alpes, particulièrement en première ligne, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Le Ray à la bataille du Mont Froid, et poursuivra en qualité de Chef de Section à la 3e compagnie du 6e BCA. Il se fit un devoir, avec des amis formés à la même école, de faire participer Jean à des randonnées et courses en montagne sur les lieux mêmes des combats, Le Mont Froid, le col d'Arnès, Bellecombe, Roc de Belleface, Col du Clapet. Il mit son carnet d'adresses à disposition, passa le mot de ne pas hésiter à remettre à Jean Mabire qui fit connaissance avec tant d'anciens ou leurs familles, des photos et des documents personnels en toute confiance.



Si Jean, notamment, a été en mesure de présenter un nombre de photos conséquent dans ses cahiers, et d'obtenir un maximum de précisions, complétant le travail de recherche accompli, c'est aussi en grande partie grâce aux interventions de Durot, Jean dans le monde savoyard était un total inconnu et ne pouvait pas demeurer un certain temps pour... apprivoiser la confiance et se faire apprécier, même si ses références d'écrivain étaient de qualité, mais... comme un parisien car édité à Paris !

Il reçut Jean ensuite, autant qu'il était nécessaire sur plusieurs années.

De surcroît, Durot formé aussi à l'école de la Résistance en montagne par celui qui deviendra le Général Le Ray était un initiateur et facilitateur des rencontres entre Combattants montagnards de la même époque de guerre Français, Italiens et Allemands, dans un esprit de paix européenne, pour préserver l'avenir ; et quelles qu'en fussent les difficultés car les Savoyards n'ont pas la mémoire courte, le pays avait payé de lourds tributs à la guerre. Au travers d'activités et responsabilités diverses, Durot avait eu l'occasion de parler l'allemand et l'italien Son ultime métier, guide de montagne.

Que dira Jean lors d'entretiens : *« au moment où j'écrivais mon livre sur les chasseurs alpins, je fis la connaissance de nombreux anciens chasseurs dont certains avaient continué la montagne après la guerre. Certains étaient même devenus guides et je suis parti avec eux pour faire des virées. Notamment un peu de glacier mais surtout de la varappe »*.

Oui, de nombreuses et instructives virées de vrais-je ajouter...

virée vers les refuges notamment avec repérages, la randonnée devait être longue et nous devions commencer à monter dès l'aube, pour ne pas perdre de temps, nous nous étions donc installés dans le camping au flanc de la montagne dans notre petite tente qui n'était plus de la première jeunesse et le terrain était légèrement en pente.

Or dans la nuit des orages crèvent le ciel, pluies torrentielles, ma couchette est légèrement dans la pente, je reçois toute la pluie qui ruisselle, notamment de la montagne, sous et sur le tapis de sol, et fais trempette dans mon sac de couchage, d'abord stoïque, il faut dormir, demain sera dur, puis moins vaillamment, ensuite, car ce n'est plus supportable, je me fais entendre !

Jean est lui encore au sec, il niche au dessus de la déclivité, encore endormi, les journées sont rudes ! Il ne comprend pas, et lorsque je lui explique, à cette réflexion : *Katherine, cela n'arrive qu'à toi !* et n'intervient pas, se rendormant visiblement ! Je vois rouge me redresse autant que je peux et le fais glisser à ma place, hurlements, cette fois il est réveillé... nous « trempotons ! »

Alerté, sous sa grande tente plus confortable, Durot vient nous secourir, d'abord nous faire sécher et nous abriter, nous permettre de nous habiller au sec, puis nous évacuer vers le gîte étape les Glaciers en Bramans, tout proche, qu'il fait ouvrir en pleine nuit : nous apprécions tous un bon feu, une bonne boisson chaude, les pluies continuent, torrentielles, il faut dire adieu à la virée. Comme nous sommes réconfortés dans ce gîte, nous demeurons plus longtemps que prévu. Le bon chien, dans la grande voiture aménagée pour lui, ne morfle pas !

Nuit orageuse

Petite anecdote très personnelle, : De Bramans nous devons faire avec Durot une solide

Sur les traces d'Hannibal

Toujours de Bramans, et toujours sur pied de guerre, mais cette fois de la seconde guerre pu-





nique, Rome et Carthage s'opposant, et n'oublions pas que les frontières des pays ont bougé ! nous entamons sur les hauteurs de Bramans, par le col clavier, Jean et moi une randonnée sur les traces d'Hannibal... Eh oui, il y serait passé avec ses éléphants en – 218 avant Jésus Christ ! J'y crois tout à fait à ce passage d'une invasion par les Alpes, et les éléphants sont plutôt de bonnes bêtes sympathiques.

Rencontre avec le néolithique et suite

Lorsqu'à la frontière italienne au Col du petit Saint Bernard, nous déambulerons dans le Cromlech' – ah ! l'homme du néolithique... –, et dévalerons les terres et pierres recouvertes de toutes les plantes et fleurs de montagne qui puissent s'imaginer, avec en contrebas l'Hospice du Petit Saint Bernard qui n'était pas ouvert à l'époque, Quelle recharge, au nom de la pierre !

L'eau de la montagne, les lacs miroirs

En ces montagnes, et nous eûmes chaud ! Jean aimait se désaltérer à l'eau des sources ou des cascades, et remplir nos gourdes mais il était surtout soucieux de faire le tour des lacs ! Enfin, de tenter de le faire ! Ah ces lacs apparemment si calmes, le plus grand du Mont Cenis, mais aussi, les autres nombreux. L'infini plaisir de voir refléter le ciel, les nuages et les cimes dans l'eau des lacs, effet miroir, tout semble calme, et rien ne l'est. Longeant les lacs, nous étions souvent accompagnés, plus exactement suivis par de magnifiques vaches rousses et blanches, pas plus apeurées que cela.

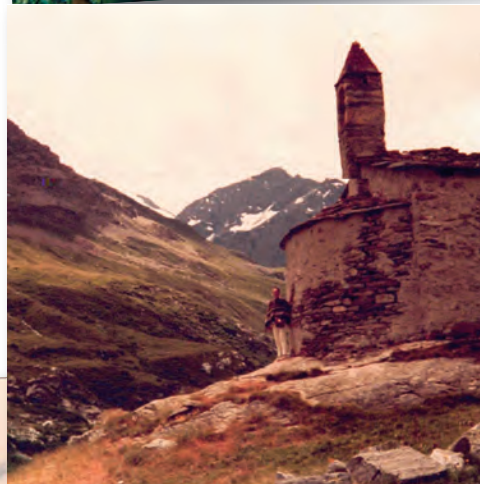
La faune et la flore le parc de la Vanoise, ce fut vraiment un coup du cœur !

Bonneval sur Arc

Altitude 1835 m son hameau de l'Ecot à 2100 m à la frontière italienne, un bijou authentique de la Savoie au pied du col de l'Iseran

Pur moment de bonheur entre véritable détente, solitude, randonnées, recherches et ce en dépit de souvenirs d'exactions en ce lieu clef de la dernière guerre aux frontières changeantes entre France et Italie, le sang sur la neige ! Bonneval sur Arc ainsi que son hameau de l'Ecot nous séduit totalement par son authenticité avec ses habitations de haute montagne, pierres et lauzes, non loin de la chapelle Sainte Marguerite du XII^e siècle si typique et étonnante avec sa rondeur et ses fresques colorées, un passant nous dit que cette chapelle était une étape importante pour les pèlerins partant de l'Italie sur les chemins de Compostelle ? Paix et beauté dans ce magnifique paysage, si loin maintenant des temps de guerre. Cette fois, Skol s'en donne à cœur joie avec les chevrettes, plus haut avec des chamois et bouquetins ! Oui !

Heureux, Nous nous promîmes d'y revenir lors de vacances d'hiver, avec toute la famille, ce



qui ne put malheureusement se réaliser, ce fut un grand regret.

C'est l'heure des commémorations, rien n'a été laissé au hasard, déjà 40 ans, en 1985, calculons, l'an prochain 75 !

Le Roc Noir

*Sans pain, sans fricot, au 13e on n'boit qu'de l'eau !
1945–1985 40e anniversaire du Roc Noir et de
l'Amicale des Anciens des 13e, 32e, 53e et 93e
B.C.A Diables bleus de Savoie et Anciens Chasseurs*

Ce fut un moment poignant de vivre sur plusieurs jours ce 40^e anniversaire au Roc Noir et nous étions nombreux, BCA énoncés, familles amies mais aussi des Alpini italiens, et des Gebirgsjäger allemands, étaient aussi présents

Nous étions arrivés et guidés par quelques amis au Roc Noir, nous logions dans une redoute sans eau ni électricité, donc très haut dans la montagne ! À nous d'y pourvoir, ce qui n'empêcha pas bonne gamelle, veillée, témoignages,



Que dire ?



entretiens et atmosphère virile. Réveillés au petit matin pour le levée des couleurs, la brume, les nuages bas et noirs étaient présents, ce qui n'empêcha pas une levée digne de ce nom, et l'appel des noms.

Le temps s'éclaircit, hommages rendus, Chasseurs alpins en tenue d'hiver et en tenue d'été, troupes en blanc et en bleu marine se succèdent, fanfare et caisse claire. Messe sur les rochers à laquelle assistent ceux qui le veulent bien.

Ensuite nous banquetterons, plus bas mais à la hauteur, dans une prairie pas trop inclinée !! les dieux sont avec nous, le soleil est présent, les rayons traversent un air pur, c'est la grande chaleur, l'aube si noire au Roc Noir est bien lointaine, mets et vins se succèdent comme par magie.

Le banquet s'achèvera par des tours de danse endiablés, ce ne sont pas les plus anciens qui lâcherons, la montagne a du bon pour la grande santé, cela se voit, les alpin et les Gebirgsjäger danseront avec les épouses des Diables bleus et inversement. Rien n'est oublié de la Guerre et des sacrifices mais nous sommes en temps de paix, et ce sont tous des montagnards qui doivent s'entraider à la dure école de la Montagne et le Général Le Ray, leur référence en ces jours, a bien écrit **sur ce qui les unissait, au dessus de tout**, ce très rapidement après la Bataille du Mont Froid.

J'en parle simplement mais ces jours là, entre passé, présent, et avenir, dans cet environnement de nuit et de jour, de haute montagne, dans cette rusticité et cet esprit de témoignage, demeurent un des moments des plus forts connus de ma vie en matière d'authenticité humaine.

Le Val d'Aoste

Ce merveilleux pays que je ne vis vraiment. que grâce à une fontaine publique

Jean a de la suite dans les idées, il est bien prévu que nous devons rejoindre le même jour en soirée le Val d'Aoste, on nous y attend pour

des témoignages, nous reprenons la route par grande chaleur, j'ai le tournis dans une descente accélérée, et le changement d'altitude se fait sentir, au départ j'apprécierai très peu ce petit bijou de Val, car dans le creux de la vallée, arrivée dans la ville, je me mets étrangement à étouffer, la chaleur est accablante, c'est mortel ! Vu mon état, Jean songe à me conduire aux urgences d'un l'hôpital, je lui échappe, alors que je ne tiens plus debout n'arrivant plus à respirer, car avisant une fontaine, je vais m'y plonger toute habillée, et tente de respirer à grand renfort d'appel d'air plus frais, mon Skol m'y rejoint, je me remets à respirer enfin presque d'une manière normale, c'est l'été, les vêtements sècheront vite sur moi ! Il faut aller se reposer, et nous pourrions visiter, calmement et plus tard, cette cité si attachante.

La suite en Val d'Aoste sereine, et ne pas oublier le château de Fenis du XIV^e siècle, à 547 m d'altitude, un bijou d'architecture et particulièrement ses remparts.

Vers Barcelonnette

Nous devons maintenant songer à rejoindre Barcelonnette, la distance est plus grande, nous devons franchir plusieurs cols, la voiture est équipée été, je crois que c'est au col du Galibier, que nous essuierons, nous sommes en août, une tempête de neige, j'ai bien dit, déjà le brouillard c'était intenable pour la conduite, mais il est inutile d'insister, nous ne passerons pas.

Nous devons attendre près d'une journée, dans un refuge bien nommé, le passage.

Autre col puis Briançon.

Oui nous n'y couperons pas, Jean vit les moments forts de ses 20 ans et retrouve les lieux chers, dans la ville haute, nous ferons le tour de la Cité Vauban, et de ses remparts saurons apprécier la vue panoramique.

Moment émouvant supplémentaire.

Via le col de Vars, nous arriverons en Ubaye et rejoindrons Barcelonnette.



L'Ubaye

et les journées du livre en l'honneur du pays et de ses gens.

De grande gentillesse et courtoisie, avec échanges constructifs furent les 3es journées du livre de Barcelonnette, du 7 au 11 août 1985, vous ne serez pas surpris qu'elles aient pour thème *La Montagne*, sous toutes ses formes dirons nous, la vallée de l'Ubaye fut un émerveillement et les journées du livre un succès.

Juste à titre d'information, le jeudi 8 août à 10 h Causerie débat avec Jean Mabire « *L'Histoire du 11e Bataillon de Chasseurs Alpins* ». La salle de conférences très grande ne le fut pas assez, car elle fut prise d'assaut ainsi que l'auteur, le mot avait été dit certainement dans les garnisons environnantes, les jeunes chasseurs alpins étaient là et bien là, les familles, et après la causerie, le débat, les dedicaces, heureusement que la présentation du Parc National de Mercantour n'était qu'à 17 heures!!!

Il est vrai que Jean fut traité durant tous ces jours avec beaucoup d'égards, de son côté il mouilla sa chemise pour ne pas être en reste; mais son petit CV qui apparaissait sur tous les programmes faisait que la population avait envie de l'approcher et de mieux le connaître :

« Journaliste, Jean MABIRE a réalisé de très nombreux reportages à travers tout le globe.

Il a été militaire et c'est aussi un écrivain qui a consacré son énergie, sa rigueur et son talent à rédiger une quarantaine d'ouvrages, la plupart relatifs à la guerre et aux corps d'élite à travers l'histoire et durant la seconde guerre mondiale.

Pour ce livre « *les chasseurs alpins* » histoire des troupes de montagne depuis un siècle, il a obtenu le Prix de l'Alpe décerné par la Société des Écrivains Dauphinois et le Prix Raymond Poincaré décerné par l'Union Nationale des Officiers de Réserve. Il fera une causerie sur ce sujet. »

Langue « soft » et juste : à méditer au temps présent!

Samivel

Le vendredi 9 août, Jean retrouva avec émotion son cher **Samivel** et la nouvelle version de son superbe film *Cimes et Merveilles*. Il y aurait beaucoup à dire sur le sentiment écologiste, ou naturaliste, intégral de Jean, un sujet à traiter certainement le concernant, si l'on sait que Samivel, créateur aux différents modes d'expression, film, dessin, livre et surtout un des Européens qui connaît le mieux la montagne et est un des pionniers de la défense de la nature en France, on

comprendra que les retrouvailles Samivel Mabire à Barcelonnette furent des plus chaleureuses au milieu d'autres cinéastes, écrivains, chercheurs.

Relire son *Que lire ?* et pour ceux qui en ont le souvenir revoir l'affiche sur une des portes de son bureau, les *10 commandements de la Montagne par Samivel* qu'il a épinglé dès l'aménagement de son atelier-bibliothèque à son retour des Alpes, et ne l'a pas quitté, elle est toujours présente; bien sûr avec des couleurs délavées par le soleil, en la regardant vous retrouverez le vrai Jean Mabire.

Lorsqu'il considéra la documentation rassemblée et le travail d'enquête, Jean se rendit compte que pour cette 2e Bataille des Alpes, le volume d'un livre ne suffirait pas et qu'il y avait place pour un second volume.

C'est ainsi qu'un premier livre, à la couverture blanche parut aux éditions des Presses de la Cité en juillet 1986 *La Bataille des Alpes, sous titre Maurienne – Novembre 1944 / mai 1945*, et... en mai 1990 *la Bataille des Alpes 1944/1945* à la couverture bleue portant un chiffre 2 en blanc; pour indiquer un 2e tome sur le sujet, hélas des années étaient passées entre les deux tomes le sous-titre n'apparaissait qu'en page intérieure, septembre 1944 – mai 1945 *Mont-Blanc, Tarentaise, Haute Maurienne, Névachie*, et le temps avait dissipé une part de l'intérêt premier. Les lecteurs crurent avec le même titre plus à une réédition

qu'à un nouveau livre; ce tome extrêmement intéressant n'eut absolument pas le retentissement qu'il aurait du avoir, fut alors peu distribué, fit un bouillon, ce qui en fait dorénavant un livre des plus rares... qui s'arrache quand on le trouve!

Jean qui s'était totalement donné dans ses retrouvailles avec ces coins de montagne en fut très déçu et certainement malheureux de cette porte qui se refermait sur les Chasseurs, par contre bien évidemment les années investies à la préparation de ces livres, lui avaient permis de renouer avec la montagne et les souvenirs forts en découlant: y avoir mis le meilleur de lui-même et de ses compétences professionnelles, militaires, et sportives, lui permirent de mieux aborder des années qui allaient devenir difficiles pour l'homme complet et dans la belle force de l'âge; qu'il avait été.

Nous nous sommes toujours souvenus de l'état de bonheur dans lequel nous avons baigné lors de ce retour à la montagne, de la plus profonde vallée au soleil occulté à la plus haute redoute aux nuits étoilées.

Que près de son étoile polaire, Jean sache qu'il n'y a pas d'oubli.

Katherine Hentic Mabire



» Nous ne changerons pas le monde, il
nè faut pas se faire d'illusions, ce n'est
pas nous qui allons changer le monde,
mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute École Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez



Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social : 13 quai de Solidor - F35400 SaintMalo
Adresse administrative : BP 14 - F59137 Busigny

contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland™ 2019
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)

